



Cédille. Revista de Estudios Franceses  
E-ISSN: 1699-4949  
revista.cedille@gmail.com  
Asociación de Francesistas de la  
Universidad Española  
España

Bénit, André  
Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique. Une plongée dans les ténèbres de la  
folie. Essai de reconstitution fictionnelle  
Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 7, 2017, pp. 13-53  
Asociación de Francesistas de la Universidad Española  
Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80853720002>

- ▶ Comment citer
- ▶ Numéro complet
- ▶ Plus d'informations de cet article
- ▶ Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org  
Système d'Information Scientifique  
Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal  
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

**Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique.  
Une plongée dans les ténèbres de la folie.  
Essai de reconstitution fictionnelle**

**André BÉNIT**

*Universidad Autónoma de Madrid*

andre.benit@uam.es

**Résumé**

Il y a 150 ans, en juin 1867, l'exécution de Maximilien de Habsbourg par les hommes de Benito Juarez mettait fin au Second Empire mexicain. Un an avant, l'impératrice Charlotte de Belgique était rentrée en Europe pour prier Napoléon III de maintenir ses troupes au Mexique et le pape Pie IX de signer un concordat, dans le but de sauver leur empire. En vain. Suite à ces échecs, la santé mentale de Charlotte se détériora indiscutablement... Dans ces pages, nous tentons de relater la progressive plongée de la princesse belge dans les ténèbres de la folie ainsi que la racontent les romanciers/romancières en langue française. Un conte de fées tragique...

**Mots-clés :** Second Empire mexicain (1864-1867). Maximilien de Habsbourg. Napoléon III. Pie IX. Léopold I<sup>er</sup>. Léopold II.

**Resumen**

Hace 150 años, en junio de 1867, la ejecución de Maximiliano de Habsburgo por los hombres de Benito Juárez marcaba el fin del Segundo Imperio mexicano. Un año antes, la emperatriz Carlota había vuelto a Europa para rogar a Napoleón III que mantuviera sus tropas en México y al Papa Pío IX que firmara un concordato, con el objetivo de salvar el Imperio. Todo en vano. A raíz de estos fracasos, la perturbación mental de Carlota se manifestó de forma cada vez más evidente y pública... En estas páginas, intentamos relatar el hundimiento progresivo de la princesa belga en las tinieblas de la locura tal y como la narran los novelistas en lengua francesa. Un trágico cuento de hadas...

**Palabras clave:** Segundo Imperio mexicano (1864-1867). Maximiliano de Habsburgo. Napoleón III. Pío IX. Leopoldo I. Leopoldo II.

---

\* Artículo recibido el 25/11/2016 ; evaluado el 3/02/2017 ; aceptado el 17/04/2017.

### Abstract

150 years ago, in June 1867, the execution of Maximilian of Habsburg by Benito Juarez's men marked the end of the Second Mexican Empire. One year earlier, the Empress Carlota had returned to Europe to request from Napoleon III that he maintain his troops in Mexico and from Pope Pius IX that he sign a concordat to save the Empire, but to no avail. With these setbacks, Carlota's mental breakdown became increasingly obvious and notorious... In these pages, we recount the Belgian princess's progressive descent into madness as told by novelists in French language. A tragic fairy tale...

**Key words:** Second Mexican Empire (1864-1867). Maximilian of Habsburg. Napoleon III. Pius IX. Leopold I. Leopold II.

Avec Max et Charlotte, le romanesque chassé par la vie officielle ne perdait pas longtemps ses droits (Decaux, 1937 : 84).

### 0. Introduction

Dans la préface à la biographie de l'impératrice Charlotte rédigée en 1925 par Hélène Reinach Foussemagne, Pierre de La Gorce soutient que « Nul événement, dans les temps anciens ou dans les temps modernes, ne dépasse [...] en sombre grandeur la tragédie du Mexique. [...] Le récit se prête aux déroulements de la scène aussi bien qu'aux développements de l'histoire » (cité par Reinach Foussemagne, 1925 : I). Telle était aussi l'opinion du général Weygand qui, dans son prologue au roman de George Delamare (1935 : 5), écrivait :

Un romancier, qui fut aussi poète, rêvait au sujet de son prochain livre, lorsque le hasard mit sous ses yeux des documents se rapportant à l'une des plus sombres aventures de l'Histoire contemporaine. [...] Il y prit un tel intérêt qu'il se passionna pour le sujet, en désira tout connaître et que, laissant, pour une fois, les personnages nés de son imagination, il voulut écrire le simple récit d'une tragédie réellement vécue, sans y rien ajouter que son talent de conteur et le charme de sa sensibilité [...] Ainsi naquit ce livre au titre énigmatique. « L'Empire oublié » est le pauvre Empire du Mexique tombé à Queretaro avec l'infortuné Maximilien. Et cette courte histoire est le drame le plus complet qui se puisse concevoir.

La destinée de Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique, n'a donc guère pris fin avec sa disparition en janvier 1927. Si, de son vivant, nombre de légendes s'étaient créées autour de sa personne, par après, loin de tomber dans l'oubli, son existence n'a cessé de fasciner les écrivains, qu'ils soient historiens, romanciers, dramaturges, psychanalystes ou psychiatres :

D'une part, le caractère extraordinaire et don quichottesque de l'éphémère empire du Mexique n'échappe à personne et d'autre part, n'y a-t-il pas aussi cette captivation exercée par toute figure exceptionnelle et hors norme qu'est « le Prince » ? Fascination d'autant plus redoublée quand celle-ci bascule dans l'exception et la singularité de la folie (Vankerkhoven, 2012 : 15-16).

Dans les limites de cette étude, nous nous proposons de retracer et de retisser dans ses grandes lignes, de façon nécessairement fragmentaire et volontairement panachée, la trajectoire mentale de la fille de Léopold I<sup>er</sup> telle qu'elle a été mise en scène et commentée par les romanciers français et belges depuis près d'un siècle. Comme il apparaîtra tout au long de ces pages, la frontière est ici des plus ténues entre l'histoire et la fiction : si, pour écrire leur roman (pseudo)historique, les écrivains puisent tels quels de nombreux éléments dans les ouvrages de leurs collègues historiens<sup>1</sup>, ces derniers ne dédaignent pas de se laisser, de temps à autre, emporter par leur imagination<sup>2</sup>. L'exemple le plus illustratif n'est-il pas celui de Michel de Grèce qui, dans sa biographie romancée et sentimentalement intitulée *L'Impératrice des adieux*, entrelace habilement faits historiques et situations romanesques ? Quant au romancier belge Robert Goffin, n'avoue-t-il pas une certaine frustration dès l'ouverture de son panégyrique, *Charlotte, l'impératrice fantôme*<sup>3</sup> ? :

Me voici avec mes personnages au début du roman ; il serait si beau de pouvoir le conduire à mon gré à travers mon imagination jusqu'au dénouement de ma réserve. Hélas, le destin les a saisis, ils ne m'appartiennent plus. L'histoire est là implacable qui a muré cette extraordinaire histoire qui dépasse l'histoire et tous les romans (Goffin, 1937 : 9).

### 1. Une enfance et une adolescence perturbées

Bien que, selon la plupart des historiens, les premiers troubles mentaux importants de Charlotte ne se soient manifestés publiquement qu'à partir du mois de juillet 1866, au moment où elle revient en Europe afin d'y requérir l'aide de Napoléon III et de Pie IX, il convient de remonter plus loin dans le temps afin d'en identifier de possibles signes précurseurs.

Après la mort de son fils, le petit Babochon, âgé de dix mois, « Léopold I<sup>er</sup> n'avait pu cacher sa déception lorsqu'il avait appris que son dernier rejeton était une fille » (Lambotte, 1993 : 7). Aussi est-ce « dans une volonté d'apaisement » (de Grèce,

<sup>1</sup> A cet égard, plusieurs sont les romanciers qui indiquent, en fin d'ouvrage, leurs sources bibliographiques, ce qui n'est guère habituel.

<sup>2</sup> Pour un récit historique et une interprétation psychiatrique de cette plongée dans la folie, cf. Bénit (2017).

<sup>3</sup> Pour une analyse de ce récit à la fois « romanesque et historique », cf. Quaghebeur (2004).

1998 : 17) de la part de la reine Louise-Marie que la petite fille, née en 1840, fut appelée Charlotte, comme feu la princesse de Galles décédée, à 21 ans, en 1817. En lui donnant ce prénom, Léopold I<sup>er</sup>, qui ne cacha jamais que sa première épouse avait été le grand amour de sa vie, offrit à sa petite dernière « le cadeau le plus beau mais aussi le plus lourd à porter » (Weber, 2011 : 25).

Le 21 juillet 1845, pendant le *Te Deum* auquel elle assiste pour la première fois en la cathédrale Sainte-Gudule de Bruxelles, Charlotte « semblait plongée dans son missel. [...] Jamais elle n'oublierait ce premier rendez-vous avec les honneurs et elle en garderait pour toujours la certitude qu'elle appartenait à une famille "à part", première parmi les premières » (Lambotte, 1993 : 10-11). Ces lignes rassemblent assurément quelques-unes des clés de l'éducation rigoriste et élitiste que reçut, dès son très jeune âge, la princesse et, partant, de certains traits de son caractère.

La volonté de « plaire au roi qui désirait qu'elle fit d'aussi bonnes études que ses deux frères » (Van Offel, 1932 : 19) ainsi que l'influence croissante de son confesseur, le père rédemptoriste Dechamps, qui la guide « sans hésitation vers les théologiens les plus austères » la conduisent « à préserver sa volontaire sévérité » (Mourousy, 2002 : 27). « Dieu demandera un compte aux princes auxquels il a confié une partie de sa Grandeur et de sa Puissance et imposé aussi le devoir de veiller au salut des peuples dont ils ont le gouvernement », écrit Charlotte, « cette fière enfant trop lucide pour son âge » (Mourousy, 2002 : 29). Après l'abdication de son grand-père Louis-Philippe en 1848, elle retiendra la leçon émise par son père auquel elle ambitionne de ressembler en tout : « Elle le répète : "Voilà ! Père a tellement raison. Il ne faut jamais abdiquer !" » (Mourousy, 2002 : 37). Dans son journal personnel, Madeleine, la dame de compagnie de la princesse, écrit : « À l'âge où les petites filles jouent à la poupée, Charlotte avait déjà une haute opinion de sa naissance et de sa position. Je me suis souvent demandé si ses parents avaient pu imaginer à quel point cette ambition pouvait se révéler dangereuse » (Weber, 2011 : 35).

En 1850, Louise-Marie décède. Plusieurs des romanciers cités insistent sur la grande tristesse et la solitude de la jeune adolescente confrontée à un père qui « était tout sauf un joyeux compagnon pour une enfant de son âge ». Le rôle de *juge de paix* qu'il joue volontiers en Europe à cette époque le porte à pontifier : « Les chutes du pouvoir suprême dans la misère complète ont été aussi fréquentes que soudaines. Par conséquent, il devient nécessaire que le caractère soit trempé de manière à n'être ni ébloui par la grandeur et le succès, ni abattu par le malheur ». Comme l'indique Lambotte, « de ce discours, peu adapté à une fillette venant de perdre sa mère, Charlotte retint qu'[...]elle voulait, sa vie entière, rester la fille d'un roi régnant et devenir reine elle aussi, un jour... » (Lambotte, 1993 : 16-17).

A l'écoute de son confesseur qui l'engage « à faire plus souvent son examen de conscience » et de ce père qui ne cesse de rappeler à ses enfants « le sens de leurs res-

ponsabilités et le devoir d'introspection » (Lambotte, 1993 : 17), Charlotte se replie sur elle-même :

Son caractère avait déjà bien des traits communs avec celui du roi, et Louise-Marie disait qu'elle était « la miniature de Léopold ». Le grand chagrin, la perte irréparable faite à l'âge de dix ans accentuèrent encore cette ressemblance, au détriment de la sensibilité et de l'enjouement de l'enfant (Saint-Lambert, 1966 : 8-9).

En 1855, dans une lettre à la comtesse d'Hulst, son ancienne gouvernante, Charlotte, qui a coutume de s'analyser impitoyablement, conclut : « par moments, c'est comme [...] un délire qui s'empare de moi. Et quand il est passé, je ne sais comment il a pu venir. Je crois que c'est le démon qui vient me troubler... » (cité par Mourousy, 2002 : 59).

A cette époque, Léopold I<sup>er</sup>, qui désespère de former son fils aîné à ses futures charges royales, est si convaincu que sa fille est dotée de toutes les qualités pour régner qu'il n'hésite pas à aborder avec elle « des questions très sérieuses, parfois même liées à la politique. [...] La princesse avait une haute idée d'elle-même » (Weber, 2011 : 52).

Lorsqu'elle est sur le point de fêter ses 16 ans, ce père, dont elle a hérité « le goût de l'étiquette et l'amour du pouvoir » (Saint Pierre, 2009 : 9), songe très sérieusement à l'avenir de celle qui, « romanesque à l'excès » (Saint Pierre, 2009 : 11), a été élevée « dans l'idée qu'elle ferait un beau mariage » (Saint Pierre, 2009 : 9). Ainsi, « sous un ciel du Nord hanté par les nuées, dans un humide jardin des Flandres, une petite princesse, en qui se mêlaient le sang de France et celui d'Allemagne, attendait l'approche de son destin fabuleux... » (Decaux, 1937 : 44).

## 2. Maximilien – Lombardie – Miramar

En mai 1856, envoyé par son frère François-Joseph faire le tour des cours européennes, Maximilien de Habsbourg passe par Bruxelles où il croise brièvement Charlotte. La séduction fut-elle réciproque ? Les avis sont assez partagés entre les romanciers. « Dans le cœur de cette enfant de seize ans, secrète et passionnée, c'est le coup de foudre » (Saint-Lambert, 1966 : 16) : « J'aime ses yeux. On peut y lire toute l'élévation de son âme » (Weber, 2011 : 65). Léopold I<sup>er</sup>, lui, n'est pas mécontent : « [Max] fera un mari très présentable pour Charlotte » (Chandet, 1945 : 25). Les tractations entre les chancelleries sont aussitôt engagées : « En coulisse, on discutait ferme : les Autrichiens pour obtenir une meilleure dot ; le roi pour que son gendre ait une fonction digne de son rang et de sa fille » (Lambotte, 1993 : 30). Mais, pour Max, Charlotte est-elle vraiment cette « impératrice de rêve... » ? (Decaux, 1937 : 85). Dans son roman satirique, Coudurier signale que, lors de leur première rencontre, « il ne la remarque pas. Plaisante certes, pas un laideron, mais fadasse, il a dû

la trouver » (Coudurier, 2009 : 34). La considérant rétrospectivement, il aurait écrit à son frère : « Elle est très intelligente, ce qui est un peu ennuyeux mais sans doute en viendrai-je à bout », ce qui « n'est pas à proprement parler l'aveu d'une folle passion » (de Grèce, 1998 : 42) !

Les fiançailles sont célébrées à Bruxelles fin décembre 1856, et le mariage le 27 juillet 1857. Ce même jour, se contemplant dans le miroir, Charlotte y voit « un avenir merveilleux, fait d'amour et de joie, s'ouvrir devant elle » (Benzoni, 2013 : 109). La nuit de noces tourne cependant au fiasco : « Charlotte, paralysée par sa peur de déplaire à son époux, n'osait aucune initiative, aucune caresse, et lui montrait toujours aussi peu d'empressement » (Saint Pierre, 2009 : 15). En dépit de quelques petits désagréments, tout semble aller pour le mieux, puisque ce mariage, écrit Decaux dans son roman mielleux à souhait, « c'était le don sublime et volontaire d'un être à un autre, le pacte des âmes scellé par celui des corps » (Decaux, 1937 : 99).

Au cours du voyage de noces à Vienne, aux côtés de son mari qui vient d'être nommé vice-roi de la Lombardie-Vénétie, Charlotte nage donc dans le bonheur : « À dix-sept ans, c'est à ne pas y croire, [...], comme il est doux de réaliser cette grande mission royale que Dieu a confiée à quelques êtres d'entre les humains ! » (Goffin, 1937 : 29). Certes l'accueil qui leur est réservé à Milan et Venise est plus froid que prévu, mais Charlotte ne doute pas qu'« à eux deux, ils vaincront l'inimitié des Italiens » (Saint-Lambert, 1966 : 27). A dix-sept ans, « plus occupée par l'étiquette de sa petite Cour que par les réalités italiennes » (Saint Pierre, 2009 : 17), elle « jou[e] avec délices son rôle de presque reine » (Weber, 2011 : 100).

« Hélas pour la pauvre Charlotte, aucune provision de bonheur ne serait suffisante pour supporter le poids des malheurs qui l'attendaient... » (Lambotte, 1993 : 51). D'une part, elle ne tombe pas enceinte, ce que la logique royale ne peut concevoir pour une princesse jeune mariée ; d'autre part, elle connaît de longs moments de solitude, car Maximilien multiplie les déplacements à Vienne... Aussitôt la rumeur court « qu'il pourrait y avoir mésentente entre les jeunes époux » (de Grèce, 1998 : 71). Charlotte a beau le nier, bien des rêves se sont envolés depuis le Noël radieux de 1856 où Max avait demandé sa main : « L'avenir leur promettait alors joie, amour, dignité. À dix-huit ans et demi, que trouvait-elle à la place de ce bonheur qui éclatait dans ses lettres d'alors ? Une souveraineté piétinée, un espoir de maternité déçu, un époux se débattant dans une situation inextricable » (Lambotte, 1993 : 59). Rendu responsable des déboires autrichiens en Italie, Maximilien est relevé de ses fonctions en avril 1859... « Pour Max et Charlotte, moins de deux ans après leur arrivée en Lombardie, le rêve avait tourné au cauchemar » (Weber, 2011 : 109).

Dès lors, ceux que Decaux nomme *les amants chimériques* se retirent dans leur domaine édénique de Miramar, face à l'Adriatique : « Miramar. Un nom qui fait rêver. [...] Un palais enchanteur, dit-on dans les contes. Tout pour le bonheur. [...] Or, Miramar fut [...] le lieu du repli, du désenchantement » (Coudurier, 2009 : 44-

45). « Confrontés à cet ennemi commun qu'ils redoutaient plus encore que des révolutionnaires milanais : l'ennui » (Weber, 2011 : 116), Charlotte et Max « se rongent, de leur oisiveté et de leur inutilité, de leur échec surtout » (Coudurier, 2009 : 17).

Pour meubler ce vide infernal, fin 1859, ils font une croisière en Méditerranée avant de s'arrêter à Madère : « Cruelle halte » (Coudurier, 2009 : 18). Car « l'escale à Funchal n'est qu'une halte sentimentale rétrospective dans la vie de Maximilien » : n'est-ce pas ici que mourut Marie-Amélie de Bragance, cette fiancée qui lui aurait donné un véritable empire, celui du Brésil ? Aussi, « le grand rêveur » décide-t-il de se rendre là-bas, seul, pendant trois mois. « Peut-être cette situation est-elle le début d'une grave mésentente entre les époux. C'est ici que la légende intervient pour suppléer au mystère » (Goffin, 1937 : 44). Charlotte a-t-elle eu vent de possibles frasques de son époux lors de ses escapades viennoises ? Max a-t-il, au cours de son voyage au Brésil, contracté une maladie honteuse qui empêcherait le couple d'avoir des héritiers ? Plusieurs romanciers y font référence, mais, selon Saint-Lambert, il est plus vraisemblable que « l'existence intime et familière de Miramar » a fait découvrir à Charlotte « la médiocrité de celui qu'elle avait mis sur un piédestal. Le choc dut être rude pour cette intransigeante qui exigeait autant des autres que d'elle-même et qui faisait, dès l'adolescence, preuve d'un jugement acéré et impitoyable » (Saint-Lambert, 1966 : 48-49).

Pour Coudurier, « s'il est un lieu qui dit bien Charlotte, c'est Miramar », et c'est « dans ce lieu si beau [que] se générera sa folie » : « Le lieu des mirages qui enfanta de "l'ambitieuse" Charlotte, comme on l'écrira tant » (Coudurier, 2009 : 46). Néanmoins, convaincue qu'ils furent « créés pour une mission supérieure » (Mourousy, 2002 : 182), Charlotte attend « un signe du destin » (Goffin, 1937 : 48).

### 3. Le trône du Mexique

Le 10 octobre 1861, Maximilien et Charlotte accueillent à Miramar le comte von Rechberg, ministre autrichien des Affaires étrangères ; il vient leur proposer, de la part de Napoléon III, la couronne impériale du Mexique. Selon Lambotte, le diplomate se demande bien qui aurait envie de quitter des lieux aussi idylliques pour un pays où le coup d'État est un sport national ; c'est qu'il ignore « la dévorante envie de pouvoir qui rongeait Max. Et plus encore Charlotte » (Lambotte, 1993 : 88).

Si la réponse de Maximilien à cette offre inattendue est prudente, il en va tout autrement de Charlotte qui, y voyant « un signe de la providence » (Weber, 2011 : 146) et « un rendez-vous mystique avec le Seigneur » (Mourousy, 2002 : 225), réagit, selon Chandet (1945 : 67), plutôt frivolement : « Mais tu accepteras, Max. Empereur, c'est le vrai titre qu'il te faut. Empereur, comme François-Joseph ! Et je serai Impératrice ! ». Le Mexique ne lui offrait-il pas l'opportunité de « laver tous les affronts qu'elle avait connus jusque-là » (Weber, 2011 : 143) ainsi que celle de « resserrer les liens conjugaux et de raffermir le bonheur commun » (Goffin, 1937 : 50) ?

« Enfiévrée par ses rêves » (Saint Pierre, 2009 : 28), elle « délirait plus encore que son mari » (Delamare, 1935 : 69). Désormais, « plus rien n’arrêtait la marche fatale du destin » (Van Offel, 1932 : 42), pas même le *pacte de famille* par lequel François-Joseph constraint son puîné à renoncer à ses droits dynastiques.

Pour la plupart des historiens et des romanciers, si Max a signé, c'est bien parce que Charlotte est parvenue à ses fins... « Charlotte avait gagné » (Lambotte, 1993 : 115). Cependant, selon Coudurier (2009 : 56-57), qui rappelle que Max aurait dit : « Si quelqu'un me disait que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre et sauterais de joie. Mais Charlotte », celle-ci lui sert, en réalité, de « bon alibi » : « C'est elle qui, c'est de sa faute. Et les historiens machos entonnant avec lui le même leitmotiv. Fragile, très fragile Max. Infantile. Et en train de tisser lui aussi la paranoïa de Charlotte ».

Le 14 avril 1864, les « archidupes » embarquent sur la frégate autrichienne *La Novara* à destination de Veracruz. Lors d'une brève escale à Rome, ils reçoivent la bénédiction de Pie IX, car « Même pour un empire, Charlotte n'eût consenti à commencer son métier de souveraine sans avoir reçu la bénédiction du Saint-Père » (Delamare, 1935 : 85). Persuadée que son époux a été investi par le peuple mexicain tout entier, « elle se réjouissait qu'il le fût désormais par le représentant de Dieu, ce qui leur conférait le même droit sacré que celui des Habsbourg, en Autriche » (Lambotte, 1993 : 126). Commence alors la longue traversée pendant laquelle, insouciants de la tâche qui les attend, ils consacrent le plus clair de leur temps à résoudre des questions protocolaires, ainsi que le relate Coudurier avec son habituelle ironie :

Le monde sera au pli de son rêve. [...]. Elle regarde le drapeau flotter au-dessus d'eux « Le drapeau de la civilisation » elle dit à Max. [...] / Elle aime les grandes idées, les beaux sentiments. Mais durant la traversée, avec Max, elle établit l'Étiquette de leur Cour future [...]. L'Étiquette c'est ce qui fait la distinction, la distance et le pouvoir. / On n'est plus en Europe. Au Mexique, il y va d'une autre chanson. / Mama Carlota, on y vient. Via ! Via ! Et Vogue la galère (Coudurier, 2009 : 60).

#### 4. Les sombres années mexicaines

##### 4.1. D'une désillusion à l'autre

Lors de leur arrivée à Veracruz le matin du 28 mai 1864, il y règne une indifférence totale ! « Pas une âme ; pas un signe sur la terre ou sur l'eau. Personne pour les recevoir » (Decaux, 1937 : 149). Charlotte regarde autour d'elle « avec stupeur » : « Un silence glacial, hostile, pesait sur cette ville hantée par la peur du *vomito negro* » (Saint-Lambert, 1966 : 79). La déception est immense : « Max tire une mine rébarbative, Charlotte a les larmes aux yeux. Incongrus, indésirables ? On leur avait dit pourtant... » (Coudurier, 2009 : 64). Le billet prémonitoire de Benito Juarez qu'un messager remet à Maximilien aurait dû leur ouvrir les yeux :

Chimère, quand tu nous tiens. / Ainsi Charlotte, la perspicace, a-t-elle totalement sous-estimé Juarez. / Dans son « délire » peuplé de grands politiques, il a été absent. Il était l'autre côté, l'autre logique. [...] / Charlotte ne concevait que l'Empire, le droit des élites, ainsi que les devoirs, et le droit divin. La République, pfutt... (Coudurier, 2009 : 31).

C'est le 12 juin que le couple fait sa « joyeuse entrée » (Lambotte, 1993 : 139) à Mexico : « Liesse Un vrai triomphe. / On a bien "travaillé" et payé la population. Et puis, la curiosité » (Coudurier, 2009 : 64). Toutefois, la réalité s'y révèle bien plus confuse et complexe qu'annoncé : tous deux ne tardent pas à « comprendre dans quel guêpier ils avaient posé pied » (Peyramaure, 2011 : 96). Tandis que Max saisit « dans quelle aventure sans espoir il s'est follement engagé » (Decaux, 1937 : 169), Charlotte, elle, « dout[e] de plus en plus de l'aptitude de Sa Majesté à gouverner l'empire » (Weber, 2011 : 208). « Oppressé, Max », de sorte qu'« il plante là ses devoirs impériaux et s'en va "visiter" son pays. A trouvé l'alibi. Est un bon empereur qui veut voir ses sujets » (Coudurier, 2009 : 67).

Pendant ces absences, Charlotte exerce la régence... « à l'européenne » : « De l'activité enfin et du mouvement, pour échapper au vide. [...] Trop sûre de son bon droit. Pour l'heure, elle s'épanouit, irradie [...]. Une Charlotte en train de naître » (Coudurier, 2009 : 68-69)<sup>4</sup>. Tous les témoignages le confirment : elle prend avec satisfaction « les rênes du pouvoir » (Dumas, 2006 : 62), et « son rôle de régente [la] consol[e] de l'échec de son couple » (Saint Pierre, 2009 : 78). L'« exaspération très visible » que suscite en Max la vue de la couche préparée pour leurs retrouvailles à Puebla en juin 1865 en dit long sur la « zizanie conjugale » :

Il y a le silence, la non-communication, cause toujours, mais aussi les rebuffades, les remarques blessantes, les volées de reproches du *petit Max* qui se révolte. Charlotte avale les affronts. Jamais ne réplique. [...] / Et la *folie* de Charlotte s'est générée dans la vie intime aussi, dans ce clivage constant auquel elle est soumise (Coudurier, 2009 : 92-93).

Après l'avoir entendue lui faire le bilan de sa deuxième régence, « jaloux des louanges qu'on lui faisait sur la sagesse et le sens politique de l'impératrice », considérant qu'« elle ternissait son propre éclat » (Lambotte, 1993 : 162), Max accumule « les marques de non-reconnaissance » à son égard : « Devant tout le Conseil, il la fout dehors. [...] La volée, l'humiliation qu'elle se prend, la Carlota ! [...]. Dehors, l'intruse ! [...] En potiche il la voudrait » (Coudurier, 2009 : 95). Et quand, en septembre 1865, il apprend qu'en son absence, le décret en faveur de la population indienne a été adopté... « Stupéfaction, rage et dépit à peine dissimulés. Cette Carlota,

<sup>4</sup> cf. Bénit (2016).

quelle audace, ou quel culot. [...] Plus aucune fonction. [...] La mégère... Il la piétinerai » (Coudurier, 2009 : 101). « Blessée par le comportement de son mari » (Saint Pierre, 2009 : 94-95), elle préfère se draper dans sa fierté et dissimuler sa déception « au moment où elle comptait aborder un sujet très important, sur lequel elle n'était pas d'accord avec lui : l'adoption d'un descendant d'un général espagnol, Agustín de Iturbide » (Lambotte, 1993 : 162).

#### 4.2. L'absence d'héritier

Car tel est « le grand drame du couple » et ce qui les éloigna progressivement : « la question de l'absence d'enfant » (Weber, 2011 : 199), « et peu de chances d'en avoir, voilà où le bât blessait le plus » (Lambotte, 1993 : 160). Charlotte a beau se rendre à la basilique de Notre-Dame de Guadalupe et supplier la Vierge de la rendre mère, elle a beau écrire que « les choses sont entre les mains de Dieu », « elle n'en est pas moins déchirée, blessée jusqu'au plus intime d'elle-même par sa stérilité » (St Lambert, 1966 : 97). « S'Il nous destine à faire ici quelque chose qui soit selon Lui, Il saura donner à notre œuvre ce qui sera nécessaire à sa durée » (Goffin, 1937 : 113), clame-t-elle pour se consoler.

Et voilà que Maximilien se propose d'adopter un héritier, le petit Agustín, âgé de deux ans, un des petits-fils du général Agustín de Iturbide, l'éphémère premier empereur du Mexique (1821-1823) ! :

Cruel camouflet pour Charlotte ! / [...]. Il lui faisait endosser le statut de la femme stérile et répudiée. Avec grande publicité. Quelle vengeance, il tenait là. La pédante, l'orgueilleuse qui sait tout. Un désaveu public, allait lui infliger (Coudurier, 2009 : 102-103).

De fait, pour Charlotte, « le camouflet fut d'autant plus cinglant qu'il révélait au monde entier le naufrage de son couple » (Weber, 2011 : 221).

« Meurtrie dans son cœur et dans sa fierté », l'impératrice doit également supporter les déplacements de plus en plus fréquents de Maximilien à Cuernavaca où il s'est fait bâtir une maisonnette « au nom évocateur, *El Olvido : l'Oubli* » ; et « la médisance ne tarda pas à mettre Charlotte au courant du fait qu'il n'y était pas seul » (Saint-Lambert, 1966 : 101). « Aux soucis de la souveraine s'ajoutaient les tourments de l'épouse. Max ! le fiancé de Bruxelles, l'amant éperdument adoré de Miramar, le compagnon loyal des premiers mois mexicains ! » (Chandet, 1945 : 119). Mais ce qui lui pèse plus encore que l'infidélité de son mari avec la jeune métisse Concepción Sedano, « c'était l'idée de l'enfant qui grandissait dans le sein de la jardinière de Cuernavaca. [...] Elle qui, au fond de son cœur, voyait dans sa stérilité une malédiction ! » (Chandet, 1945 : 122). Solitude, tristesse, découragement, cafard, illusions perdues... tels sont les mots qui reviennent sous la plume des romanciers pour décrire l'état d'esprit de l'impératrice en cet automne 1865.

### 4.3. Le voyage au Yucatan

« De l'air. Fuir, fuir le pouvoir le Conseil, les décrets, ce travail harassant qui jamais ne porte de fruits » (Coudurier, 2009 : 107). Max, qui rêve de visiter le Yucatan, renoncera finalement à son projet et laissera Charlotte s'y rendre seule :

Un voyage dans la touffeur et l'inextricable. Un soir de Décembre, tout s'assombrit soudain, angoisse intolérable. *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée*. Angoisse. Elle se tourne vers Dieu. Crise mystique. Dépression massive. [...] Malaise un soir. [...] On m'a empoisonnée, elle répète. Deux syllabes poison qui, dans l'histoire de Charlotte, viennent de pénétrer et ne vont plus la quitter. Poi-son, on entendra, est-ce une métaphore (Coudurier, 2009 : 109).

Ce voyage dans la province du Yucatan semble bien être à marquer d'une pierre noire dans l'évolution mentale de l'impératrice ; aussi n'est-il point étonnant que les historiens et les romanciers s'y arrêtent longuement. Tel Weber qui relate qu'arrivée à Uxmal, Charlotte y escalade une pyramide vertigineuse ; alors qu'elle contemple l'horizon, « un éclair trouble traversa son regard. [...]. La noirceur emplit à nouveau son regard. [...]. Elle se montra subitement lasse et inquiète. [...] Un frisson la parcourut et elle ajouta : "J'ai peur..." » (Weber, 2011 : 228-229).

Selon Chandet (1945 : 114-115), le « malaise étrange » éprouvé lors de « ce voyage hallucinant au milieu des forêts voluptueuses qui sentaient l'héliotrope, la pourriture, le néant », lui retire « jusqu'à sa dignité ». Elle, d'habitude si forte et courageuse, est envahie par « une véritable panique » : « Mais pourquoi avait-elle senti, le temps d'un éclair, sa tête tourbillonner. Pourquoi une foule d'idées étranges et confuses s'étaient-elles précipitées dans son cerveau ? » (Chandet, 1945 : 121). Plus lyrique, Goffin relate que « le baume du Yucatan chante dans ses veines, ses oreilles bourdonnent. Les sortilèges yuacatèques dansent encore dans les souvenirs. [...] Parfois, elle est plus souffrante et accuse les guérisseurs du Yucatan de l'avoir envoûtée » (Goffin, 1937 : 111-112). Atteinte de migraines et de vertiges, ne trouvant plus le sommeil, elle est convaincue d'avoir été empoisonnée : « Empoisonnée ! Mais par qui ? Où ? Pourquoi ? "Je ne le sais, je sais seulement que j'ai été empoisonnée", insiste-t-elle auprès de Maximilien » (de Grèce, 1998 : 227).

Dans son roman, Van Offel relate qu'envoyé au Mexique par Philippe, le comte de Flandre, pour y veiller sur sa sœur, Daniel l'Ecuyer d'Alain découvrira à Cuernavaca le « secret » de l'impératrice (Van Offel, 1932 : 189). Après que celle-ci, en plein délire, lui a tenu de « terribles paroles » —« Oui, empoisonnée, par une herbe indienne. Qu'attendez-vous pour me défendre et me venger ? Mieux vaut l'Empereur mort que l'Empereur avili » (Van Offel, 1932 : 137)— et dévoilé ses soupçons —« ils m'ont fait boire une infusion de *toloacha*, venin subtil, distillé par les sorcières indiennes. Vraiment Max ne vous l'a pas dit ? Ah ! il y a des mystères à la Cour » (Van

Offel, 1932 : 199)–, d'Alain comprend que « le mal de Charlotte, c'était lui » (Van Offel, 1932 : 190).

Quelques jours après son retour du Yucatan, Charlotte apprend la mort, le 10 décembre, de son père, Léopold I<sup>er</sup>. Le choc est dur pour celle qui éprouve « le sentiment de perdre son unique soutien. Et ce coup s'ajoutait à tous ceux qu'elle avait déjà reçus en silence » (Saint-Lambert, 1966 : 103). Trois mois plus tard, c'est sa grand-mère Marie-Amélie, « l'ange tutélaire de Charlotte », qui décède : « Charlotte s'effondre. Angoisse, deuil, dépression » (Coudurier, 2009 : 111). Entretemps, début mars, l'assassinat, à Río Frío, du baron d'Huart, membre de la délégation belge venue leur annoncer l'avènement de Léopold II, constitue une « effroyable nouvelle » : « Maintenant, l'Europe est alertée [...]. Il n'y a là-bas qu'une souveraineté d'opérette [...]. Ce pays est une énorme caverne de brigands où Maximilien ne subsiste que grâce aux baïonnettes françaises ! » (Goffin, 1937 : 122-123).

#### 4.4. La lettre comminatoire de Napoléon III

Plus pour longtemps, car, le mois précédent, le baron Saillard –à qui Achille Bazaine, le chef du corps expéditionnaire français, a décrit « les souverains du Mexique » comme étant « lui un sot, elle une folle » (Delamare, 1935 : 165)–, s'en est venu remettre à Maximilien une lettre signée à Paris, le 15 janvier 1866, dans laquelle Napoléon III lui annonce le retrait prochain de ses troupes. Weber oppose l'état d'énervement de Charlotte à la tranquillité irréfléchie de Max : « Charlotte le regarda, totalement hébétée... [...] avait-il bien conscience de la réalité ? » (Weber, 2011 : 234). Et quand il lui fait part de son intention d'abdiquer, elle lui exprime sa farouche opposition : selon Saint-Lambert, pour celle « qui a une si haute et si pure idée de ses devoirs de souveraine, le seul mot d'abdication est une honte » (Saint-Lambert, 1966 : 109) ; selon Dumas, « elle ne pouvait accepter, en tant qu'Impératrice, d'abandonner un trône pour se retrouver simple archiduchesse d'Autriche » (Dumas, 2006 : 200).

Quoi qu'il en soit, « le mot terrible d'abdication, au lieu de l'accabler, la galvanise instantanément » (de Grèce, 1998 : 249). Le plaidoyer qu'elle adresse à Max, dans lequel elle évoque l'abdication de son grand-père, celle de Charles X et d'autres encore –« En abdiquant, tous avaient signé leur perte » (de Grèce, 1998 : 249)–, constitue « un salmigondis d'apostrophes, de citations historiques, de vains rapprochements... » : « On y discerne, derrière l'orgueil, l'ombre de la démence » (Delamare, 1935 : 163). Néanmoins, la lecture de ce mémoire et la proposition de Charlotte de se rendre en Europe afin d'y plaider leur cause auprès de Napoléon et du pape –« Avec l'aide de Dieu, nous serons entendus » (Weber, 2011 : 238)– suffisent à le convaincre d'accepter cette solution, « celle du voyage missionnaire de son épouse » (Dumas, 2006 : 200). « Pour la première fois depuis des mois, elle entre dans l'arène et Maximilien cède à sa voix persuasive » (Saint-Lambert, 1966 : 109) :

Max électrisé. [...]

Carlota. [...] Son salut, sa seule chance.  
 Quelle mutation ! Bien content que sa potiche se transforme en ambassadeur éloquent (Coudurier, 2009 : 116).

#### 4.5. En route pour l'Europe

Le 9 juillet 1866, Charlotte quitte donc Mexico en direction de Veracruz où elle doit embarquer quelques jours plus tard pour Saint-Nazaire. Lors de l'étape à Puebla, après le dîner offert par les autorités et où Madame Esteva, l'épouse du commissaire impérial de la ville, remplace son mari, Charlotte demande à visiter sa belle maison : « Modeste fantaisie qui, plus tard, grossie et déformée, deviendra un événement énorme », commente de Grèce (1998 : 255). De fait, nombreux sont les historiens et, dans leur foulée, les romanciers à relater cet épisode au gré de leur imagination, tel Dumas :

C'est là que se produisit un événement qui laissa plutôt perplexes tous les membres de la suite de Charlotte. Celle-ci, dans la nuit, frappée par on ne sait quelle aberration, demanda impérativement d'être conduite depuis sa résidence à la demeure d'un ancien préfet de Puebla, le seigneur Esteva où elle visita certaines pièces, sans en donner la moindre raison, puis elle se retira ensuite jusqu'à son domicile tout aussi mystérieusement ; et ce fut là, en quelque sorte, comme le premier indice d'un déséquilibre mental qui, on le sait, finit par déboucher sur une terrible tragédie (Dumas, 2006 : 202-203).

A Veracruz, après avoir exigé et obtenu que les couleurs mexicaines soient hissées au mât de l'*Impératrice-Eugénie*, Charlotte accepte de monter à bord du steamer, laissant « sur la rive mexicaine ses plus beaux rêves, ses meilleurs souvenirs, sa jeunesse et sa raison » (Delamare, 1935 : 177). Enfermée dans sa cabine, elle entend résonner dans sa mémoire « la chanson composée contre elle par ses adversaires dont elle a saisi au vol, au cours de ce pénible voyage, les paroles ironiques chantées sur l'air de *La Paloma : Adiós mamá Carlota / Adiós mi tierno amor / Se fueron los franceses / Se va el emperador* » (de Grèce, 1998 : 256). Plusieurs versions existent tant sur l'incident du drapeau au moment de l'embarquement que sur les interprètes de la chanson. Mais, ce qui importe, n'est-ce pas ce que murmure la chanson ? « Mal baisée [...]. "Mama Carlota" on l'appelle, mais le "mama" n'est pas amical » ; « Et Carlota qui n'a été qu'une "mama" de dérision, qui n'a pas enfanté réellement » (Coudurier, 2009 : 38 et 74)<sup>5</sup>.

« Quelles folles inventions n'a-t-on pas raconté[es] concernant notre voyage de retour ? » (Weber, 2011 : 239), s'indigne Madeleine. Parmi celles-ci, la rumeur insistante selon laquelle Charlotte, enceinte, aurait profité de la traversée de quatre

<sup>5</sup> À plusieurs reprises, Coudurier (2009 : 70-71, 74-76, 119) décrypte cette chanson aux paroles salaces par laquelle les Mexicains raillaient surtout la stérilité de leur impératrice incapable d'enfanter.

semaines pour occulter sa grossesse ou accoucher d'un enfant illégitime. Sans doute ces rumeurs infondées sont-elles nées de l'isolement volontaire de l'impératrice qui, sujette au mal de mer, passa des journées entières claustrophobes dans sa cabine. En réalité, « elle voulait être prête à livrer ce qui serait peut-être la plus grande bataille de sa vie : [...] plaider la cause de l'empire et obtenir justice » (Weber, 2011 : 240),

Cauchemar, cauchemar sur terre et puis sur mer. Voyage hallucinant. Que sa mission est lourde. Les vagues hurlantes. Des nausées, des craquements sur le bateau qui crépitent dans sa tête. Cette traversée, vers quels horizons. « À en devenir folle », elle dit (Coudurier, 2009 : 119).

Dans son ouvrage, Reinach constate qu'une des préoccupations des historiens et témoins contemporains était de persuader leurs lecteurs que

les premiers symptômes de la maladie mentale, qui devait éclater quelques semaines plus tard, se manifestèrent chez l'infortunée Princesse avant même qu'elle eût quitté le Mexique. La visite inopinée qu'elle fit, en passant par Puebla, au milieu de la nuit, à M. Esteva, préfet de la ville, son refus de gagner le paquebot dans une embarcation battant pavillon français, l'isolement dans lequel elle se confina pendant tout le voyage, seraient autant de signes de dérangement cérébral. Cependant on a, peut-être, beaucoup exagéré la portée de ces incidents qui peuvent n'être que le fait de la fatigue, de l'énervernement, des préoccupations (Reinach, 1925 : 286).

Autant dire que, pour les besoins de la fiction, les romanciers ne se sont guère privés de dramatiser lesdits incidents !

##### 5. L'accueil à Saint-Nazaire et à Paris

Dès son arrivée à Saint-Nazaire le 8 août 1866, Charlotte connaît quelques contrariétés et désillusions. Selon Mourousy (2002 : 319-320), alors qu'elle ressent une vive émotion à l'idée de « retourne[r] au pays qui l'a vue naître », « la voilà fureuse –prenant encore sur ses nerfs pour ne pas faire de scandale». En l'absence du préfet du Morbihan qui n'a reçu aucun ordre des Tuilleries pour recevoir dignement la souveraine, seul le maire s'est déplacé. « Le feu aux joues, la voix quelque peu tremblante de fureur », elle ordonne sur un « ton plus qu'irrité, comminatoire » d'être conduite immédiatement à la gare pour y prendre le premier train à destination de Paris (Mourousy, 2002 : 320-321). Selon Lambotte, « Charlotte, prête à faire un éclat, se contint pour la réussite de sa mission ! Celle-ci ne devait pas commencer par une colère publique qui ne manquerait pas d'être amplifiée et détournée » (Lambotte, 1993 : 186). Pour Weber, elle savait « pourquoi elle était venue en Europe et rien n'aurait pu la distraire de sa mission » (Weber, 2011 : 242).

La présence du général Almonte venu saluer son impératrice ajoute à ses inquiétudes : à la nouvelle de la défaite de l'Autriche contre la Prusse à Sadowa, elle comprend que « Napoléon allait avoir de bien belles excuses à opposer à ses demandes, il allait pouvoir alléguer la situation européenne, bien plus importante pour lui que ce qui pouvait se passer au Mexique » (Saint-Lambert, 1966 : 120). Aussi est-*ce* plongée dans une « espèce de torpeur consternée » (Saint-Lambert, 1966 : 121) qu'elle monte dans le wagon qui lui a été réservé. Immobile dans son compartiment, « elle ne peut étouffer une rancune qui la confond : ce manque d'égards avec lequel elle est traitée depuis qu'elle a mis le pied sur la poussière de cette France où régnait encore son grand-père il y a moins de vingt ans la glace... » (Mourousy, 2002 : 322).

C'est donc « aigrie jusqu'à l'âme » que Charlotte arrive à Paris le 10 août. « De fâcheuses circonstances firent le reste » (Benzoni, 2013 : 132). De fait, « l'arrivée dans la capitale [fut] plus offensante encore que celle de Saint-Nazaire » (Lambotte, 1993 : 186). La délégation chargée de l'accueillir s'étant rendue à la gare d'Orléans –« Singulière erreur car les trains venant de Nantes arrivaient tous à la gare Montparnasse » (Saint-Lambert, 1966 : 123)–, seuls quelques Mexicains l'y attendent, « mais pas l'ombre d'un envoyé de Napoléon III » (de Grèce, 1998 : 260-261). « Comment, ils m'auraient fait cet affront ? » (Chandet, 1945 : 143), s'interroge celle dont « le regard désespéré » n'échappe pas à Madame del Barrio, sa dame de compagnie (Saint-Lambert, 1966 : 123). Mais « une autre couleuvre » l'attend : alors qu'elle espérait être invitée aux Tuilleries « comme il convenait à une impératrice en visite à Paris », on la logea au Grand Hôtel « telle une simple voyageuse » (Lambotte, 1993 : 186-187). Traitée « en quémandeuse importune dont on souhaitait se débarrasser au plus vite » (Saint Pierre, 2009 : 142), Charlotte, « tellement sensible aux nuances protocolaires », se sent humiliée au plus profond d'elle-même. « Rouge de dépit. [...] Epuisée, minée. Paris au mois d'août. Dans l'air, un air de fête, mais aussi de défaite » (Coudurier, 2009 : 123). Malgré la sensation que ses démarches sont vouées à l'échec, elle est résolue à « aller jusqu'au bout » (Saint-Lambert, 1966 : 123) de sorte que, lorsque le général Wauvert de Genlis et le comte de Cossé-Brissac lui demandent quel jour elle pourra recevoir l'impératrice Eugénie, elle n'hésite pas : « Demain, sans retard » (Mourousy, 2002 : 324).

« Qui nous traduira ce qui s'est passé cette nuit-là dans cette âme en peine abandonnée par tout le monde ? », s'interroge Goffin pour qui, alors que Charlotte éprouve par moments l'envie de fuir Paris et de se fuir elle-même, « son enfant proteste par toute sa chair d'impératrice malheureuse ! » (Goffin, 1937 : 142-143). Aussi se persuade-t-elle qu'il est de son devoir de convaincre tant l'empereur des Français que le pape que l'empire ne peut sombrer : « On se doit, non pas à ses Etats, mais avant tout à sa dynastie. Maximilien se doit à celui qui sera son fils. Il doit lui donner l'exemple de la grandeur et de l'abnégation. Et tout le reste est de la littérature ! » (Goffin, 1937 : 143-144). Selon Mourousy, qui alimente lui aussi la légende d'une

Charlotte enceinte au moment de quitter le Mexique, seule dans sa chambre, tentant de se détendre « dans ce sourire que seules les femmes qui se savent en chemin de maternité ont parfois », elle murmure doucement : « Seigneur, ce sera sûrement un garçon, Maximilien II ! » (Mourousy, 2002 : 324).

## 6. Les entrevues avec Eugénie et Napoléon III

Insister sur ces entrevues trop connues dont tous les auteurs ont parlé est inutile, selon Goffin qui les résume en quelques mots, car « nous ne connaîtrons jamais la vérité ! Nous ne connaîtrons jamais ce qu'il faut en connaître » (Goffin, 1937 : 145). En effet, de ces entretiens à huis clos, les versions abondent et divergent, tant de la part des historiens que des romanciers.

Au lendemain de la rencontre avec Eugénie dont elle abhorre le « babillage » et l’« attitude délibérément futile » (Chandet, 1945 : 146-147), Charlotte se rend à Saint-Cloud pour une première audience avec Napoléon III. D’autres se produiront dans les jours suivants.

« Il est impossible que Napoléon nous abandonne » : selon Morand –pour qui « ce qui rend cette tragédie si douloureuse, c'est que Charlotte et Maximilien ne sont pas des fous ; [...] le malheureux ménage impérial apparaît comme parfaitement normal ; les fous sont aux Tuileries » (Morand, 1980 : 144)–, si tels furent les derniers mots de Charlotte lors de son départ du Mexique, telles sont aussi les premières paroles qu’elle adresse à l’empereur des Français. De fait, ainsi que le rapportent la plupart des historiens et des romanciers, la première entrevue avec Napoléon III débute par cette apostrophe accusatrice : « Sire, je suis venue pour parler d'une affaire qui est la vôtre... » Et tous d’insister sur la rigueur, la passion et l’ardeur magnifiques avec lesquelles Charlotte plaide la cause de Maximilien, dépeint la situation déplorable de leur empire –« œuvre de l’Empire français, liée aux intérêts de la France » (Delamare, 1935 : 184)– et rappelle à son interlocuteur les promesses qu’il leur fit par écrit en mars 1864 : « Que penseriez-vous de moi si je disais que je ne puis tenir les conditions que j’ai signées... ».

D’après Chandet, consciente qu’elle a presque touché au but mais qu’une « volonté malveillante et fatale » s’est interposée au dernier moment, Charlotte éprouve une brusque douleur à la nuque :

L’état de fer qu’elle avait connu pour la première fois, au Yucatan, se serra sauvagement autour de son front. Elle vit le visage de l’Empereur grimacer et sa barbiche s’allonger en se torturant, comme la touffe de poils, de Méphistophélès. Un sentiment de terreur s’empara d’elle. [...] Pendant quelques secondes, entre Napoléon accablé, Eugénie muette et Charlotte éperdue, un silence plein de démence régna dans le petit salon (Chandet, 1945 : 155).

C'est alors que se serait produite une des scènes qui débrideront le plus l'imagination de certains romanciers, celle du verre d'orangeade apporté par Madame Carette, dame d'honneur d'Eugénie. Selon une Chandet particulièrement en veine, après avoir refusé, « hurlante », la boisson sous prétexte qu'elle est empoisonnée, victime d'une brève hallucination –« Les idées, les images, les souvenirs passaient dans son cerveau en traits fulgurants. La réalité tremblait devant ses yeux comme la surface d'une eau rompue par le jet d'une pierre » (Chandet, 1945 : 156)–, Charlotte accuse Napoléon III d'être le diable, avant de s'évanouir.

Ce récit aussi circonstancié que rocambolesque<sup>6</sup> est assez semblable à la version offerte par Delamare. Toutefois, selon le romancier qui cite lui aussi une des phrases célèbres qu'aurait prononcées Charlotte, ce n'est qu'après avoir outragé Napoléon : « Comment ai-je pu oublier qui je suis, qui vous êtes ! Moi, humilier le sang des Bourbons en me traînant aux pieds d'un Bonaparte ! », qu'épuisée nerveusement, elle perd connaissance. Et c'est au moment où elle reprend ses esprits qu'elle hurle à Eugénie qui lui tend un cordial : « Le poison, toujours le poison !... Laissez-moi, vous êtes des assassins ! » (Delamare, 1935 : 186).

Quand le réel devient « intolérablement insoutenable », signale Coudurier, « alors, on compense, on projette sur l'autre. Que Nap soit un empoisonneur, ce n'est pas une projection, c'est une réalité. Il a empoisonné leur vie. / Certes, mais on prendra le mot au premier degré. On n'est plus dans la métaphore » (Coudurier, 2009 : 133). Quant à Eugénie, « pour dénouer la situation, [elle] feint d'être prise de malaise et s'évanouit [...]. Du vaudeville » (Coudurier, 2009 : 126).

Dans sa biographie romanesque, Michel de Grèce (1998 : 266) se penche lui aussi sur le « minuscule incident » du verre d'orangeade qui, écrit-il, « deviendra un élément clé du roman qu'on tissera autour de Charlotte ». La version qu'il offre de cet épisode est en effet bien plus sobre et concise...<sup>7</sup>

Dans l'après-midi du 19 août 1866, Napoléon se rend au Grand Hôtel afin de communiquer à Charlotte la décision irréversible du Conseil des ministres –celle de mettre un terme à l'expédition française au Mexique– et aussi de lui conseiller de mettre à exécution la menace qu'elle brandit : « Que Charlotte et Maximilien abdi-

<sup>6</sup> Dans l'ouvrage historique qu'elle signera en 1964 avec Suzanne Desternes, Chandet (1964 : 334) relatera les faits d'une façon nettement moins romanesque et dramatique.

<sup>7</sup> Dans son ouvrage, Reinach dresse une liste des anecdotes invraisemblables relatées par le baron Marlotie, d'après les souvenirs de Mme del Barrio : « La célèbre apostrophe à Napoléon, perçue à travers la porte : "Comment ai-je pu oublier qui je suis et qui vous êtes ; j'aurais dû me souvenir que le sang des Bourbons coule dans mes veines et ne pas déshonorer ma race et ma personne en m'humiliant devant un Bonaparte, en traitant avec un aventurier" ; le double, le triple évanouissement de Charlotte [...] » (Reinach, 1925 : 295-296). « Autant de traits trop piquants, décidément, pour être convaincants, mais que quelques livres, dont l'un écrit par un capitaine d'état-major de la légion autrichienne, le baron Charles Marlotie [*Here, There and Everywhere*, Londres, 1895], allaient tout de même fixer pour la postérité » (Gouttman, 2008 : 413).

quent lui semblait la seule solution raisonnable » (Saint-Lambert, 1966 : 128). Selon plusieurs romanciers, il semble bien que c'est à ce moment-là que la raison de la jeune femme, qui « comprit que la cause pour laquelle elle luttait avec tant d'opiniâtreté était perdue » (Saint-Lambert, 1966 : 129), vacille définitivement... Comme l'écrit Beatriz de Navarre, dame de compagnie de l'impératrice, suite à « l'entrevue houleuse entre l'empereur des Français et notre Charlotte », « conséquence ou non de cette délicate et difficile situation, notre souveraine commença alors à montrer certains signes de dérèglement mental » (Dumas, 2006 : 240). Est-ce alors qu'elle connut « les premiers signes du délire de la persécution », s'interroge Lambotte. En tout cas, « elle ne fut plus jamais la même, pleine de haine pour Louis-Napoléon qui était montée peu à peu en elle » (Lambotte, 1993 : 191).

Ce profond ressentiment, Charlotte l'exprimera dans la « lettre désordonnée où Napoléon est montré comme l'incarnation du diable » (Delamare, 1935 : 188), une missive qu'elle envoie à Max le 22 août et qui fit comprendre à son époux « qu'elle venait d'entrer dans un monde qui se refermerait sur elle » (Peyramaure, 2011 : 237) :

« Il a l'enfer en lui... Il est le mauvais principe dans le monde...  
[...] Méphistophélès tout à fait aimable... Plus d'un incroyant arriverait peut-être à croire en Dieu, s'il voyait le diable de si près... » / Exaltation mystique, délire de la persécution envahissant son esprit (Delamare, 1935 : 188).

La plupart des romanciers ne manquent pas de citer quelques-uns des extraits les plus extravagants de cette lettre où l'impératrice laisse « libre cours à sa folle colère » (Saint Pierre, 2009 : 158). Toutefois, en dehors de sa correspondance avec Maximilien, « rien ne laissait soupçonner son trouble intérieur et ses hallucinantes visions ; ses conversations, ses lettres à Mme de Grünne étaient parfaitement sensées » (Saint-Lambert, 1966 : 130). Aussi, selon Mourousy, même si « son comportement saccadé, ses silences plus durs que des reproches peuvent faire penser à une faiblesse mentale », convient-il de « se méfier des dires de beaucoup de ses biographes qui vont la déclarer folle. Certains ayant d'occultes raisons de vouloir que cette opinion si grave se répande ! ». Une fois encore, le romancier recourt à une explication spéciuse pour justifier la réaction de Charlotte : « quelle femme –en état de grossesse de surcroît– pourrait mieux qu'elle résister à une telle catastrophe politique, à cette solitude à demi-hostile où la laissent ses *bons amis* français ? » (Mourousy, 2002 : 335-336). D'ailleurs, comme le commente Coudurier qui relate la visite qu'Alicia Iturbide<sup>8</sup> rend alors à Charlotte, l'attitude intransigeante de celle-ci apporte un démenti à cette insinuation : « Enceinte, n'aurait-elle pas compris le chagrin d'une mère / Charlotte n'a jamais été dans la maternité / Ou bien n'a été que dans une maternité tout intellec-

---

<sup>8</sup> La mère du petit Agustín adopté par le couple impérial.

tuelle. Grosse de l'idée d'Empire qu'elle avait faite sienne, et qu'elle avait couvée, trois ans, pour Max » (Coudurier, 2009 : 104).

Incapable de « consentir à sa défaite », celle qui a toujours été « dans le déni » va dès lors « s'y engloutir. Trop cruel que le réel ne s'accorde pas à vos rêves » (Coudurier, 2009 : 128). Aussi s'appliquera-t-elle, après avoir recommandé à Max de ne pas abdiquer, à réaliser le second volet de sa mission : « négocier avec le Vatican le concordat qui ramènerait la paix avec le clergé et les conservateurs mexicains » ; une visite au Saint-Siège ne s'arrangeant pas du jour au lendemain, elle choisit de gagner « le seul havre qui lui vienne à l'esprit : Miramar » (de Grèce, 1998 : 273). Sage décision qui prouve que « Charlotte garde encore plus de bon sens et de volonté que lui en accordent de faux témoins, à l'instar de l'Autriche, et qui n'ont voulu voir en elle que des signes de démente » (Mourousy, 2002 : 336).

## 7. Miramar (1)

Arrivée à Trieste, l'impératrice a, selon Mourousy, « l'impression de se réveiller du plus affreux cauchemar que l'on puisse redouter » (Mourousy, 2002 : 337).

D'autres romanciers préfèrent insister sur certaines bizarries de son comportement au cours de ce voyage. De fait, heureuse de retrouver l'Italie, Charlotte a recouvré son calme... jusqu'à Turin où, le soir, « marchant dans sa chambre comme un ours en cage », elle crie « qu'elle percevait autour d'elle la main du dévastateur du monde, qui la poursuivait de sa malignité. Elle finit par s'endormir et le lendemain, parut avoir oublié cette scène pénible » (Lambotte, 1993 : 193). Décontenancée par le comportement erratique de sa maîtresse, Madeleine écrit dans son journal personnel : « à mesure que les jours passaient, ma maîtresse se montrait de plus en plus imprévisible. A cette époque, je n'osais pas encore prononcer le mot *folie*. Mais, en l'espace d'une heure, elle était capable de basculer d'un extrême à l'autre » (Weber, 2011 : 247).

Une fois à Miramar —« le retour en ce lieu témoin de son bonheur et de ses premières désillusions ébranla un esprit et un corps également épuisés » (Saint-Lambert, 1966 : 131)—, Charlotte demeure « des heures à contempler la mer sans desserrer les dents » (Saint Pierre, 2009 : 160). Si elle retrouve quelque animation pour écrire à plusieurs de ses connaissances, telle la comtesse d'Hulst dont la réponse cinglante

—« Malheur aux vaincus ! »— l'accablera profondément (Saint Pierre, 2009 : 163), ses lettres exaltées à Maximilien continuent de refléter ses chimères et ses hantises :

Max doit rester sur le trône. Il est le seul drapeau mexicain, il est la nation. Juarez n'est plus rien. Un falot. Les émigrants en foule arriveront d'Europe. Le Mexique deviendra un Grand Empire. Et l'ennemi toujours : Bazaine, et Napoléon surtout, sa bête noire. Mission terminée pour Nap, Max sera son héritier (Coudurier, 2009 : 130).

Selon Goffin, dès ce séjour à Miramar, « des tentatives d'empoisonnement évitées à grand'peine » sont exercées contre Charlotte, traquée par « une angoisse impitoyable » : « C'est la raison pour laquelle elle demande secours au Pape et est bien-tôt prise de la monomanie de l'empoisonnement. Elle sait que sa vie est en danger, et, à travers son déséquilibre, une seule chose compte : la prudence, car elle sait que la mort l'attend » (Goffin, 1937 : 157-158).

Le départ pour Rome a lieu le 18 septembre 1866. Charlotte est confiante : « Elle a échoué auprès du diable, c'est Napoléon ; elle réussira auprès de Dieu, c'est le pape » (Delamare, 1935 : 189).

## 8. Rome

« Voyage mouvementé, ponctué de lubies, excentricités, contrordres. Quel désordre, elle qu'on a connue si rigoureuse. "N'est plus elle-même", on soupire » (Coudurier, 2009 : 132). En effet, peu après le départ, Charlotte « subit à nouveau l'anxiété qui la dévore. Un malaise éprouvé après une halte dans une auberge lui laisse à penser... Veut-on l'empoisonner ? [...] Son obsession l'opresse » ; bien que ravie de l'accueil qui lui est réservé en Italie, elle a « des crises nerveuses qui, selon Mourousy (2002 : 338) sont aussi bien dues à son état de grossesse qu'à ses autres ennuis ». C'est à Bozen que se manifestent les « premiers phénomènes de déraison » (Goffin, 1937 : 150). Charlotte y a « plus qu'une lubie » (Lambotte, 1993 : 196) ; elle est prise d'« une terrible crise de délire persécutif : des espions et des assassins, partout, à la solde de Nap. Du poison, des poignards » (Coudurier, 2009 : 132). Non seulement elle affirme reconnaître le commandant français de la garde de Mexico dans un joueur d'orgue de Barbarie qu'elle veut « faire arrêter comme espion » (Lambotte, 1993 : 196) ; mais, le soir, elle accuse l'officier de marine Radonetz, homme de confiance de Maximilien, de n'être qu'« un voleur et un traître ! » (Saint Pierre, 2009 : 168). Le lendemain matin, alors que tous l'attendent avec anxiété, c'est « soigneusement habillée et coiffée, tout à fait calme, tout à fait naturelle » qu'après avoir salué chaque membre de sa suite, elle s'adresse au comte del Valle, son grand chambellan : « J'ai été malade. Si cela me reprend, dites-moi Bozen pour me faire rentrer en moi-même » (de Grèce, 1998 : 281).

Après huit jours d'un pénible voyage, le 25 septembre à onze heures du soir, Charlotte débarque en gare de Rome : « livide, les yeux douloureusement cernés, [elle] se rendit compte que ses familiers la regardaient avec pitié et se demandaient si elle n'allait pas être reprise par ses crises de démence. Elle prit leur sollicitude inquiète pour de l'espionnage et s'en irrita » (Saint Pierre, 2009 : 168-169).

La Ville éternelle... « C'est là qu'allait éclater le drame » (Benzoni, 2013 : 134). Rien d'étonnant donc à ce que l'épisode romain au cours duquel se succéderont quelques « scènes shakespeariennes » (Morand, 1980 : 149) soit celui sur lequel les

romanciers se sont penchés avec le plus de délices, donnant –souvent au mépris de la moindre vraisemblance historique– libre cours à leur fantaisie.

« Comme Napoléon, de toute évidence Sa Sainteté Pie IX cherche à éviter une rencontre » avec l'impératrice du Mexique ; aussi lui envoie-t-il le cardinal Giacomo Antonelli « afin de détourner la visiteuse de son projet » (Mourousy, 2002 : 338). D'emblée, son Éminence lui énumère les péchés commis par Maximilien contre l'Eglise, rendant impossible la conclusion d'un Concordat. Elle « qui avait tant besoin de douceur et de calme, est anéantie par ces foudres. Agitée, fébrile, elle met tout son espoir dans le Saint-Père » (Delamare, 1935 : 189). Celui-ci, ne pouvant se récuser, la reçoit en audience le 27 septembre. S'agenouillant devant le pape, Charlotte lui murmure : « Saint-Père, sauvez-moi, je suis empoisonnée » (de Grèce, 1998 : 284). Selon Dumas, « toute la conversation [...] développa cette même obsession » (Dumas, 2006 : 241). C'est alors qu'elle lui aurait dit « d'un ton exalté » : « Votre Sainteté l'ignore [...], mais toute ma suite mexicaine qui, en ce moment, visite le Vatican, est à la solde de Napoléon III. Il a donné l'ordre de m'empoisonner. Sauvez-moi ! » (Saint Pierre, 2009 : 172). En réalité, « nul ne sut exactement ce qu'ils se dirent, mais on supposa que l'impératrice n'avait rien obtenu de ce qu'elle souhaitait tant elle sortit agitée, presque hébétée, de cet entretien dont elle garda le secret » (Lambotte, 1993 : 198). Le lendemain, c'est au pape de lui rendre sa visite à l'*Albergo di Roma* où elle loge ; l'entrevue, de pure courtoisie, ne dure que quelques minutes, et « la conversation devrait, protocolairement, se terminer là. Mais la folie se moque du protocole » (Morand, 1980 : 148).

Est-ce ce soir-là ou un autre jour que, présidant le dîner où furent servis plus de vingt plats, « Charlotte ne toucha à aucun, ne but ni eau, ni vin, ni café, ayant remarqué que la cafetière avait un trou. Elle se contenta de peler une orange et de casser quelques noix » qu'elle examina minutieusement de peur qu'elles n'aient été empoisonnées (Saint Pierre, 2009 : 174) ; ou que, refusant de toucher à la carafe d'eau posée dans sa chambre d'hôtel, elle courut « à la fontaine de Trévi où, à l'affolement de sa dame de compagnie, elle s'abreua longuement, avidement, retenant l'eau dans ses mains jointes » (Lambotte, 1993 : 198-199) ? Ni les historiens ni les romanciers ne s'accordent sur la date précise. Toujours est-il que « le jour suivant, elle ne sort pas de ses appartements. Même menu, des noix, des oranges, pas une goutte d'eau » (de Grèce, 1998 : 285). Et si « le reste de la journée fut à l'image du désordre de son esprit », le lendemain fut pire encore, « car elle avait décidé qu'elle voulait revoir le pape sans le prévenir de sa visite. "C'est de la folie", murmura madame del Barrio. En effet ». Mais n'a-t-elle pas « de graves informations à transmettre au Saint-Père » qui « seul pouvait la protéger des dangers qui la guettaient » (Lambotte, 1993 : 199) ?

Tôt le matin du 30 septembre, « une espèce de poussée irrésistible semblable à celle qui [la] fit partir brusquement à Saint-Cloud, il y a quelques jours, va passer

comme une tornade » (Goffin, 1937 : 151). « Au Vatican ! », commande-t-elle au cocher du fiacre, non sans un arrêt à une fontaine publique pour s'y désaltérer « à l'abri des empoisonneurs » (Lambotte, 1993 : 199). Extravagante, la scène qui suit est celle où les romanciers lâchent définitivement la bride à leur imagination. Après avoir fait irruption dans les appartements pontificaux, Charlotte, « dans un geste dramatique, s'empare de la tasse de chocolat déjà commencée par le Saint-Père et l'avale d'un trait » (Goffin, 1937 : 151). Pour d'autres, « ayant perdu tout contrôle d'elle-même » (Mourousy, 2002 : 340), elle se rue sur « le chocolat papal » (Coudurier, 2009 : 136) dans lequel elle trempe quelques doigts<sup>9</sup> qu'elle suce avidement..., refusant de boire dans l'autre tasse que lui tend Pie IX : « Ils savent désormais que je suis ici, ils ont eu le temps de verser du poison dans la chocolatière » (Lambotte, 1993 : 199). S'emparant d'une timbale en argent –« Donnez-la-moi, Votre Sainteté, ainsi je pourrai boire sans crainte l'eau des fontaines romaines » (Saint Pierre, 2009 : 176)–, elle se lance dans une diatribe contre l'empereur des Français : « Tout le monde lui en veut, tous sont à la solde de Napoléon III, "ils" veulent l'empoisonner. "Protégez-moi, Très Saint-Père, je ne suis en sécurité qu'ici" » (de Grèce, 1998 : 287). Géné, Pie IX ne sait « comment se comporter face à cette femme en proie à la folie » (Weber, 2011 : 253) et qui donne à tous les assistants « les signes d'un douloureux dérangement cérébral » (Goffin, 1937 : 151).

En effet, « Comment se débarrasser d'une visiteuse aussi encombrante, qu'il était impossible de traiter comme une folle ordinaire » (Lambotte, 1993 : 199) ? Pour faire diversion –« le temps nécessaire à déjouer les plans de Satan » (Lambotte, 1993 : 200)–, on lui propose une visite de la bibliothèque et des jardins du Vatican au cours de laquelle « l'Impératrice démente » (Chandet, 1945 : 174) se précipite « vers la première fontaine rencontrée pour y puiser un peu d'eau avec la timbale du pape » (Saint Pierre, 2009 : 176). Puis, retour à son hôtel, non sans s'être arrêtée « à la première fontaine rencontrée, à une deuxième, une troisième » (Saint Pierre, 2009 : 176). « Fin du cauchemar vaticanesque ? Non. On ne crie pas victoire. Comment ? Une apothéose ! Où donc a-t-elle trouvé pareil sens du scandale. La main trempée dans la tasse du chocolat ne lui suffisait pas ? » (Coudurier, 2009 : 136). En effet, parvenue à la porte de sa chambre et constatant que la clef n'est pas dans la serrure –« Le docteur Bouslavek l'avait fait retirer par précaution, afin d'empêcher l'impératrice de s'enfermer » (Saint Pierre, 2009 : 177)–, Charlotte dénonce derechef le complot tramé contre elle et exige de retourner au Vatican, le seul endroit, dit-elle, où elle pourra dormir en toute sécurité... « Une femme, dormir au Vatican ! Même les maîtresses des papes de la Renaissance ne couchaient pas à l'ombre de saint

<sup>9</sup> « Un index », selon Peyramaure (2011 : 297) ou « trois doigts », selon Chandet (1945 : 172), particulièrement en verve et multipliant les anecdotes et les dialogues plus invraisemblables les uns que les autres. Quoiqu'assez touffu, le récit de ces événements que Chandet propose dans l'ouvrage historique écrit avec Desternes (1964 : 369-370) est également nettement plus sobre !

Pierre » (de Grèce, 1998 : 288). Quasi hystérique, « se roula[nt] sur les dalles en marbre du corridor » (Saint Pierre, 2009 : 177), elle hurle qu'elle ne s'en ira pas ! « On ne traite pas une impératrice comme n'importe quelle folle. On ne peut pas utiliser la force –personne n'y songe d'ailleurs, car tous sont saisis du respect terrifié que la folie inspire » (de Grèce, 1998 : 288). Aussi, afin de l'apaiser, le pape, alerté, accepte de lui offrir l'hospitalité pour la nuit et ordonne que deux lits soient dressés dans la bibliothèque, pour Charlotte et Mme del Barrio. Par les lettres de Léopold II, Maximilien apprendra que « le représentant de Jésus-Christ sur la terre avait donné asile à la fille démente des Rois » (Decaux, 1937 : 199). Une première ! « Poursuivie par sa monomanie, qui consiste à se sentir entourée d'agents envoyés par Napoléon pour lui nuire » (Dumas, 2006 : 241), Charlotte n'accepte de manger que si c'est le pape lui-même qui la nourrit : « Pie IX doit céder et on le voit donner la becquée à l'impératrice du Mexique comme à un enfant » (de Grèce, 1998 : 289).

C'est le moment où, dans son journal, Madeleine, avec pudeur et retenue, reconnaît qu'après avoir longtemps refusé « la triste réalité » –car « dès avant son départ du Mexique, l'impératrice avait manifesté des comportements étranges»–, au vu de la détérioration de son état tout spécialement depuis leur arrivée à Rome, il lui faut prononcer le mot qui l'effraie : « folie » (Weber, 2011 : 255). Et de s'interroger sur l'origine de ce « terrible mal » : de ses entretiens avec des membres du corps médical dont plusieurs lui dirent que la maladie était liée à leur voyage au Yucatan, elle en déduit que sa maîtresse « avait probablement été empoisonnée dans la jungle, piquée par un insecte inconnu au poison ravageur ou touchée par la pointe d'une sarbacane » (Weber, 2011 : 256). C'est aussi le moment où Weber, historien de formation, analyse l'évolution de l'état mental de sa compatriote :

Depuis que Charlotte avait quitté la Belgique, elle s'était toujours sentie seule. Bafouée par son époux, rejetée par son peuple, trahie par ses plus fidèles soutiens. La seule chose qui lui avait permis de résister était la haute conscience de son rang et de son destin. En découlait ce comportement hautain que certains nommaient arrogance et qu'elle appelait sa mission. C'était aussi pour cette raison que les règles du protocole et de l'étiquette la rassuraient tellement. Elles lui permettaient de penser que les choses étaient immuables et que rien d'irréversible ne pourrait jamais l'atteindre. / Dans les moments les plus difficiles, comme lorsqu'elle avait appris la mort de sa mère, de son père et de sa grand-mère, elle avait réussi à dépasser sa peine. Mais à présent, à quoi tous ces efforts pouvaient-ils servir ? Et comment pourrait-elle rester droite et digne en voyant tout l'édifice de sa vie s'écrouler autour d'elle ? (Weber, 2011 : 259-260).

Cette nuit vaticane, du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, fut-elle aussi paisible que semblent l'insinuer certains de nos romanciers, tel Mourousy qui n'en dit mot, ou authentiquement cauchemardesque ? Car, selon Morand, « Charlotte toute la nuit pousse des cris déchirants » (Morand, 1980 : 148). Pour d'autres, elle bondit en pleine nuit hors de son lit et exige de voir le cardinal Antonelli. Après avoir arpentré de long en large la bibliothèque en « prononçant des paroles indistinctes » (de Grèce, 1998 : 289), elle « consent non sans peine à se recoucher » (Saint Pierre, 2009 : 178). A son réveil –au milieu de la nuit, selon Lambotte (1993 : 200)–, elle pense à haute voix : « puisqu'elle est empoisonnée et qu'elle va mourir », « il ne lui reste qu'à rédiger ses dernières volontés » (de Grèce, 1998 : 290) –dont celle d'être enterrée « très simplement » dans la basilique Saint-Pierre, vêtue de l'habit des Clarisses, le plus près possible du tombeau du Saint Apôtre !– ainsi que son testament : elle lègue ses biens à Maximilien à qui elle adresse une touchante lettre d'adieu, le remerciant pour le bonheur qu'il lui a donné ! Selon Chandet, « son écriture même n'était pas altérée. Peut-être seulement un peu plus couchée que d'ordinaire, comme si elle commençait à flétrir sous le poids de l'ombre qui s'accumulait dans le cerveau » (Chandet, 1945 : 175).

Dans sa biographie romancée, de Grèce ne fait aucune référence –et pour cause !, comme nous le verrons plus loin– à un épisode burlesque relaté par plusieurs historiens et, bien évidemment, repris et amplifié par certains romanciers. Charlotte ayant décidé d'attendre la mort au Vatican, le cardinal Antonelli aurait cependant trouvé le moyen de se défaire de l'importune en demandant à la mère supérieure du couvent voisin de Saint-Vincent de prier l'impératrice de lui accorder l'honneur de visiter son orphelinat, ce que celle-ci « accepta, à condition d'être cachée par les religieuses pour ne pas être reconnue de ses ennemis » (Lambotte, 1993 : 200). La visite se déroula, semble-t-il, sans incident jusqu'au moment où, dans la cuisine, les sœurs lui proposèrent de goûter au ragoût des pensionnaires. Remarquant une petite tache sur la cuillère qu'on lui tendait, Charlotte la jeta dans l'évier et s'agenouilla sur les dalles froides : « La cuillère était empoisonnée, merci, mon Dieu, de m'avoir pour cette fois épargnée », dit-elle (Saint Pierre, 2009 : 179). Se ruant alors vers une marmite où mijotait un bouillon, elle y plongea la main pour en saisir un morceau de viande qu'elle « dévora sauvagement » (Chandet, 1945 : 178) ; sentant l'atroce brûlure, elle poussa un cri épouvantable et s'évanouit. Transportée à son hôtel, « elle reprit ses sens durant le trajet et poussa de tels cris que l'on dut lui mettre la camisole de force » (Delamare, 1935 : 191). Selon Saint Pierre (2009 : 180) et de Grèce (1998 : 291), à peine arrivée à destination, elle ordonna au chambellan du pape d'aller lui acheter des marrons grillés, mais surtout de ne pas en enlever la peau... Aux Mexicains impatients de connaître les dernières nouvelles de leur impératrice, Madame del Barrio fit alors « le récit de cette nuit d'épouvante » (de Grèce, 1998 : 291). Dans son roman, Goffin évoque lui aussi quelques-unes des « scènes invraisem-

blables » (Goffin, 1937 : 152) qui se produisirent ces jours-là, des « journées d'épouvante » au cours desquelles vagua dans Rome « une espèce de souveraineté fantôme, dont l'aspect seul eût donné l'effroi et le dégoût de régner » (Delamare, 1935 : 191).

C'est à cette étape du récit que, dans *Charlotte, la passion et la fatalité*, l'historienne belge Mia Kerckvoorde se demande dans quelle mesure les événements de Rome, certes dramatiques, ne furent pas grossis à l'époque, et pour quelles raisons. Relatant brièvement l'épisode du couvent, elle conclut que « telle fut la version de Madame del Barrio », mais que cet incident n'est repris dans aucun autre rapport ou document : « Les faits eux-mêmes semblent d'ailleurs le démentir. Blasio lui non plus n'en fait pas mention. Pourtant, l'impératrice le reçoit dans sa chambre et il est frappé par son calme et par les soins qu'elle continue d'apporter à sa tenue » (Kerckvoorde, 1981 : 205). De fait, comme l'écrit Beatriz de Navarre dans une lettre au vicomte de Béarn, plusieurs informations concernant l'état de Charlotte proviennent de José Luis Blasio, le secrétaire particulier de Maximilien, présent à Rome à ce moment-là : « Je le rencontrais et je pus entendre de sa bouche toute une série de commentaires sur les actes démentiels de la souveraine » (Dumas, 2006 : 242).

Durant cinq jours, Charlotte se cloître dans sa chambre, refusant toute autre compagnie que celle de sa femme de chambre Mathilde Doblinger et « ne sortant que pour aller elle-même emplir sa carafe à la fontaine » (Saint Pierre, 2009 : 181). Sa maîtresse rejetant tout aliment n'ayant pas été préparé sous ses yeux sous prétexte qu'« on peut introduire des produits toxiques sous la peau des fruits ou la croûte du pain (de Grèce, 1998 : 292), Mathilde achète des œufs et des poulets vivants ainsi qu'un petit fourneau à charbon qu'elle installe dans la chambre : « Les poulets furent attachés au pied de la table sur laquelle Mathilde cuisina les repas sous l'œil vigilant de Charlotte. [...] Bien vite, la chambre, pleine de sang et de plumes, empesta. Les viscères furent jetés dans un seau de toilette » (Saint Pierre, 2009 : 181). Par précaution, avant d'ingurgiter quelque nourriture, l'impératrice « la fait goûter à un chat » (Morand, 1980 : 149) et « examine en tremblant les couverts et la vaisselle qu'elle croit imprénés de poison » (Saint-Lambert, 1966 : 134).

Dans l'impossibilité d'étouffer les rumeurs diffusées par la presse romaine et, bientôt, internationale, qui « laiss[e] entendre que Sa Majesté l'impératrice du Mexique n'avait plus toute sa tête », les différentes ambassades et la famille royale belge sont discrètement avisées de ses « excentricités » — « comme on appelait pudiquement les marques de folie de Charlotte » (Lambotte, 1993 : 200-201)<sup>10</sup>. Aussi Léopold II décide-t-il de dépêcher son frère Philippe à Rome afin qu'il se fasse une idée précise du comportement de leur sœur et décide des mesures à prendre. Avertie de l'arrivée de son frère préféré, Charlotte lui fait savoir qu'elle l'attendra, le soir du 7

<sup>10</sup> Dans son roman, Robert Goffin (1937) reproduit plusieurs de ces télégrammes.

octobre, en gare de Rome et « ponctu[e] son message d'une mystérieuse phrase : "Surtout ne mange pas !" » (Lambotte, 1993 : 201).

Le même matin, Charlotte a convoqué Blasio. Au moment d'entrer dans la chambre de l'impératrice, « ce temple mystérieux où l'énigmatique liturgie de la folie se déroule à l'abri des regards » (de Grèce, 1998 : 294), alors qu'il s'attend à y trouver « une pauvre folle échevelée et hystérique » (Saint Pierre, 2009 : 182), le Mexicain a la surprise d'y voir une femme à la mise impeccable et le recevant avec un beau sourire. Toutefois, après l'avoir invité à s'asseoir, elle se met à lui dicter quelques décrets de destitution de ses proches : le comte del Valle, Monsieur del Barrio, le docteur Bohuslavek et quelques autres, sous prétexte qu'ils complotent de tuer leur souveraine... Décidément, « les extravagances de Charlotte s'intensifiaient » (Peyramaure, 2011 : 307). Laissant errer son regard, il aperçoit, consterné, le réchaud, les poulets liés à la table... « Ce qui se disait dans la ville était donc vrai » (Saint Pierre, 2009 : 183).

Selon Goffin, dès son arrivée à Rome, Philippe doit « constater que le mal est certain. Charlotte ne l'a pas reconnu » (Goffin, 1937 : 153). En réalité, il semble bien qu'elle l'ait accueilli avec joie et que tous deux se soient étreints. Dans la voiture qui les conduit à l'hôtel, elle lui recommande de se méfier de la nourriture, mais « hormis cette phrase, Philippe ne décela rien d'anormal dans le comportement de sa sœur » (Saint Pierre, 2009 : 184). Le voilà rassuré, momentanément...

« Le lendemain, hélas, rien n'alla plus » (Lambotte, 1993 : 201). La longue lettre que Philippe enverra le 11 octobre, de Miramar, à son frère et dans laquelle, après avoir exposé quelques-unes des « excentricités » de leur sœur depuis ses visites à Saint-Cloud, il relate son séjour à Rome, ne laisse en effet « aucun doute sur l'état de la malheureuse femme » (Lambotte, 1993 : 201). « Terrible dans son constat », cette lettre<sup>11</sup> ne résume-t-elle pas « la déchéance d'une femme de vingt-six ans, qui s'était mariée avec le malheur alors qu'elle croyait avoir épousé le prince charmant » (Lambotte, 1993 : 204) ? Habitée par une « furieuse peur d'être empoisonnée » —« c'est sa préoccupation constante et elle va toujours en croissant », écrit Philippe (Lambotte, 1993 : 202)—, Charlotte ne cesse de le mettre en garde contre toute denrée qui leur est servie —« Je crois que tu peux manger du plat de poisson, mais évite la viande, elle est empoisonnée » (Saint Pierre, 2009 : 185)—, et de lui énumérer les façons dont elle-même a été empoisonnée : « par le café, le chocolat, les fruits, les viandes, les pains » (de Grèce, 1998 : 296-297). D'ailleurs, conclut-elle, « personne ne meurt de mort naturelle » : leur père, leur mère, leur grand-mère, Lord Palmerston et tant d'autres, n'ont-ils pas « tous [été] empoisonnés par ordre de l'empereur Napoléon qu'elle appelle l'Antéchrist parce qu'il n'a pas voulu sacrifier la France aux intérêts dynastiques du Mexique » (cité par Lambotte, 1993 : 202-203) ? Comprenant que sa sœur souffre

<sup>11</sup> Lambotte (1993 : 201-204) la reproduit dans son intégralité.

« d'une démence à éclipses » (Peyramaure, 2011 : 311), Philippe lui propose de rejoindre ensemble Miramar. Le 9 octobre, Charlotte quitte Rome, « pauvre impératrice qui n'a plus que la couronne d'Ophélie » (Saint-Lambert, 1966 : 135).

C'est « sans scène ni encombre », écrit Philippe, qu'ils arrivent à Miramar. Néanmoins, dans sa lettre au vicomte de Béarn, Beatriz signale que, selon le comte de Versey, directeur des chemins de fer, « dans le train, Charlotte délirante en vint même à mettre en cause son propre frère » (Dumas, 2006 : 243), ce que le comte de Flandre confirmera dans sa lettre à Léopold II. Le lendemain matin, Charlotte est débarquée au port privé de Miramar d'où deux ans auparavant elle s'était embarquée pour le Mexique. « Les grilles de la propriété habituellement ouvertes ont été fermées. Le parc est interdit au public. Le château de conte de fées, bâti pour servir de nid d'amour, est devenu un asile de fous » (de Grèce, 1998 : 300).

## 9. Miramar (2)

Dans sa lettre du 11 octobre où il relate à son frère les premiers jours passés à Miramar, Philippe fait part des mesures à prendre d'urgence : enfermer leur sœur « loin des oreilles et des regards indiscrets » (Lambotte, 1993 : 201) ; la faire examiner par un psychiatre. C'est sur ce récit peu optimiste que les historiens et les romanciers se basent pour narrer le retour de Charlotte sur les bords de la mer Adriatique.

Cloîtrée au rez-de-chaussée du château, l'impératrice s'échappe dans le jardin. Philippe mettra plusieurs heures à calmer celle qui projette de se rendre à Trieste, Vienne et Bruxelles afin d'y négocier le futur du Mexique. Le lendemain, après que Charlotte leur a confié « ses éternelles terreurs d'empoisonnement », les docteurs Jilek et Riedel s'entretiennent avec le comte de Flandre. Selon Riedel, l'impératrice du Mexique « souffre bien de folie » et les « idées fixes de persécution » qui l'accaborent sont « causées par une maladie mentale plus grave et plus forte » qu'il ne l'avait cru. Si les pronostics sont plutôt sombres « à cause de l'agitation qui va en augmentant », l'avenir n'est cependant « pas tout à fait sans espoir ». A son avis, « le climat et le chagrin des événements mexicains ont dû contribuer à détruire l'équilibre mental de l'impératrice. La déception causée par le refus de toute aide de l'empereur des Français a fait le reste... » (Saint Pierre, 2009 : 190). Quant à Jilek, il conseille de loger Charlotte au Castelletto qui offre de meilleures conditions de surveillance. Lors du transfert, c'est le cœur serré que Philippe entendra, de loin, les supplications et les vociférations de sa sœur. Invité par les médecins à aller la rassurer, « il se résigne, et la trouve meurtrie par l'épreuve. Elle le supplie de la sortir de là : "Sauve-moi, c'est Maximilien qui me fait empoisonner" » (de Grèce, 1998 : 301). Dans sa lettre, il écrira : « Quelle horreur que d'être fou et combien l'humanité peut tomber bas ! » (cité par Lambotte, 1993 : 204).

Désireux de quitter Miramar au plus vite, le comte de Flandre se laisse convaincre par les médecins et les surveillants que sa présence, loin d'être bénéfique,

risque d'accroître l'état de fébrilité de l'impératrice ; en réalité, « ils veulent tous se débarrasser de ce représentant de la famille pour pouvoir traiter Charlotte comme bon leur semble » (de Grèce, 1998 : 302). Aussi, le soir du 14 octobre, Philippe prend-il le train pour Bruxelles, la laissant « seule avec ses médecins et sa folie... » (Saint Pierre, 2009 : 192). Désormais isolée du monde extérieur, la jeune femme devient, dans toutes les cours d'Europe, « l'unique sujet d'une conversation nourrie des rumeurs les plus fantaisistes » ; et, afin de complaire aux curieux, son entourage se met à broder : « La folie de l'impératrice, on la connaissait depuis longtemps, des signes s'en étaient manifestés bien avant le fatal séjour à Rome » (de Grèce, 1998 : 303).

Rappelant quelques-unes des excentricités les plus célèbres de Charlotte depuis son voyage au Yucatan fin 1865 jusqu'à ses entrevues parisiennes, de Grèce signale que ces renseignements furent fournis par Madame del Barrio et José Luis Blasio, « eux qui aiment tellement leur souveraine » (de Grèce, 1998 : 304). C'est ainsi qu'au gré des conversations et confidences sur la folie de Charlotte surgissent « de nouveaux épisodes inédits », tel celui de la visite à un orphelinat près du Vatican que l'historien qualifie d'« histoire lamentable » à ajouter aux nombreux « mensonges » de la dame d'honneur de l'impératrice. Celle-ci voulait-elle se venger d'avoir tant subi sa maîtresse ? C'est vraisemblable, mais, commente de Grèce, chez tous les membres de la suite qui « multiplièrent les racontars », il est possible de déceler « une réaction classique » : à l'annonce de la folie de Charlotte qui frappa l'Europe de stupeur, ses proches prétendirent connaître la vérité depuis longtemps mais s'entretenirent par discréetion. Dès lors, ils transformèrent en antécédents à la folie quelques anecdotes banales afin de s'expliquer à eux-mêmes et à tous ceux qui les pressaient de questions « l'incompréhensible : cette folie provocante » (de Grèce, 1998 : 304-305). En outre, le caractère plutôt hautain et fermé de l'impératrice, spécialement dans les moments où elle souffrait le plus, put nourrir chez certains une rancune à son égard, « d'où les inventions dénigrant sur son état ». Il n'empêche qu'à l'époque où elle succombe à la folie, Charlotte est, de par la faute de son mari, « une femme profondément malheureuse et frustrée », et les échecs parisiens et romains mèneront cette introvertie « aux portes du désespoir » (de Grèce, 1998 : 305).

Le 18 octobre 1866, Maximilien est informé par télégramme que son épouse a été frappée d'une congestion cérébrale et que le docteur Riedel a été appelé à ses côtés. Apprenant que celui-ci n'est autre que le directeur de la maison d'aliénés de Vienne, l'empereur y trouve la confirmation de son pressentiment : « L'Impératrice est... folle (il hésita avant de prononcer le mot). Sa lettre de Paris que je vous ai fait lire [...] marquait probablement le début de sa démence » (Chandet, 1945 : 184). Se reprochant de l'avoir entraînée dans un tel drame —« Charlotte était trop fragile pour supporter le fardeau de l'aventure mexicaine. Quant à lui, il avait été trop absent, n'avait pas veillé sur elle et, surtout, il avait été trop infidèle pour en faire une épouse

heureuse » (Weber, 2011 : 263)–, il est bien décidé à abdiquer. Cependant, « jamais en peine de contradiction » (Lambotte, 1993 : 207), il se retirera à Querétaro où il sera exécuté le 19 juin 1867.

Pendant ce temps, à Miramar, « prisonnière de sa folie » (Saint-Lambert, 1966 : 135) et ignorant tout de ce qui se passe au Mexique –Jilek a ordonné « de garder le secret devant elle, ne la jugeant pas prête à affronter une telle horreur » (Saint Pierre, 2009 : 252)–, Charlotte mène une bien triste existence sur les détails de laquelle les romanciers ne s'attardent qu'assez peu. Certes, la presse locale publie des nouvelles plutôt rassurantes sur l'impératrice du Mexique, laquelle « a recommencé à lire et à peindre des éventails » (Saint-Lambert, 1966 : 141), mais « les craintes d'empoisonnement et les phobies n'avaient pas disparu » (Saint Pierre, 2009 : 215) : « Ses crises de grande folie, ses périodes violentes étaient suivies de moments de lucidité imprévisibles » (Lambotte, 1993 : 221). Relatant plusieurs de ces crises qui indiquent que « la guérison de Charlotte, au lieu de se rapprocher, semble s'éloigner », de Grèce raconte, parmi d'autres épisodes, qu'apprenant que son chef cuisinier venait d'avoir un fils, elle exigea que le bébé lui soit présenté ; elle l'appela Augustin « comme le petit Iturbide, le fils adoptif de Maximilien » et le serra si fort contre elle que son entourage se précipita pour lui arracher le nourrisson. « En une seconde, se sont révélées des années de frustration pour la femme qui n'a pu être mère » (de Grèce, 1998 : 314). Ou, qu'assise à la fenêtre vissée de sa chambre, convaincue du retour imminent de son époux –« Maximilien, maître de la terre » (Morand, 1980 : 153)–, Charlotte scrute inlassablement l'horizon dans l'espoir qu'y apparaisse le bateau qui le ramènera. « Elle y met l'entêtement mais aussi l'instinct des fous » (de Grèce, 1998 : 314).

Tenue à l'écart de sa maîtresse « devenue une prisonnière dans son propre domaine », Madeleine indique que, si Vienne avait dépêché sur place des praticiens et des gardes –ses « geôliers autrichiens » (Weber, 2011 : 268)– pour « prendre soin » de Sa Majesté, elle comprit vite que « de sombres desseins se cachaient derrière ces bonnes intentions de façade. Charlotte représentait un enjeu et il était important de la contrôler » (Weber, 2011 : 265). Rappelant que les rumeurs colportées sur « la pauvre impératrice » l'avaient convertie en un inépuisable sujet de conversation partout en Europe, et justifiant la décision des médecins qui, au vu de la violence croissante des crises, jugèrent plus prudent de la condamner à un confinement plus strict, Weber s'interroge : « Charlotte était-elle une malade en traitement ou une prisonnière ? » S'il est difficile de trancher sur ce point, ce qui est indéniable aux yeux du romancier, c'est que sa famille autrichienne la jugeait « coupable de tout » : n'était-ce pas « son ambition qui l'avait conduite à la folie » et « son orgueil sans limites qui avait poussé le pauvre Maximilien à accepter cette couronne, véritable cadeau empoisonné » ? Aussi, pour Vienne, « sur le plan de la justice immanente, il était presque légitime que l'impératrice subît le juste châtiment de ses errances » (Weber, 2011 :

268). Mais « la vérité » n'était-elle pas que « Charlotte dérangeait... » : celle-ci ne démeurait-elle pas « un reproche vivant pour de nombreux maîtres de l'Europe de l'époque » ? Sans compter les querelles financières pour le règlement desquelles « d'après négociations » furent engagées (Weber, 2011 : 284).

C'est une question semblable que pose Lambotte : Charlotte « était-elle vraiment séquestrée, prisonnière ? » Certes, « les témoignages concordaient, mais tout était bizarre quand il s'agissait de Charlotte et les avis divergeaient sur les motifs de sa belle-famille pour l'avoir isolée à ce point » (Lambotte, 1993 : 221). Outre les raisons déjà évoquées, Lambotte dévoile « un autre mystère, plus lourd » pouvant expliquer l'acharnement montré par François-Joseph pour claustrer sa belle-sœur à Miramar : « Et si Charlotte avait été enceinte en rentrant en Europe [...] [et] avait donné le jour à un fils ! » (Lambotte, 1993 : 222) Qui que fût le père –Maximilien, Alfred Van der Smissen ou un autre–, cet enfant ne pouvait que gêner l'empereur d'Autriche. Si Lambotte qualifie cette histoire de « rocambolesque », il n'empêche qu'« une fois lancée, la rumeur ne se tarit plus » (Lambotte, 1993 : 223) ! Et que certains romanciers en firent leurs choux gras... Ainsi, pour Peyramaure, l'« état mental insolite » (2011 : 379) de Charlotte serait aussi dû au fait qu'elle ignore ce qu'est devenu l'enfant qu'elle a eu avec le commandant de la légion belge<sup>12</sup>. De son côté, Mourousy signale que, la grossesse de Charlotte constituant une « grave complication pour la Hofbourg », François-Joseph et ses plus intimes ministres décidèrent de la reléguer « sous prétexte de folie » dans une chambre du Gartenhaus de Miramar et veillèrent, dès la naissance à la fin janvier 1867, à ce qu'« on sépare l'auguste malade de son nouveau-né » (Mourousy, 2002 : 343-344). Toutefois, c'est Goffin qui se montre le plus virulent dans ses accusations contre l'empereur d'Autriche « capable des mesures les plus graves et les plus inhumaines » (Goffin, 1937 : 150). Une fois confirmée la grossesse de Charlotte –« troublante situation qui devait devenir une difficulté dynastique pour François-Joseph » (Goffin, 1937 : 149)–, la décision fut prise de « supprimer la mère et l'enfant. Les morts ne réclament plus de trône ! » (Goffin, 1937 : 157). Certes, l'enfant de Charlotte et de Max vivra, « mais dans des conditions mystérieuses qui assureront François-Joseph contre toute revendication dynastique quelconque » (Goffin, 1937 : 159-160). Dans des pages qu'il qualifie de « vengeresses », Goffin (1937 : 170) décrit l'« abominable calvaire » vécu par cette « Impératrice malheureuse, la plus torturée du monde ! », qui plongera « dans cette nuit profonde et mystérieuse où se réfugient ceux qui sont à bout et ne peuvent plus rendre de compte » (Goffin, 1937 : 160).

Anticipant les monologues imaginés par Fernando del Paso dans ses *Noticias del Imperio* (1987), Goffin imagine Charlotte criant vengeance et vouant aux gémoqueries tous ceux qu'elle juge coupables de son malheur. Aux yeux de ses tortionnaires,

<sup>12</sup> cf. Bénit (2015).

de telles imprécations suffisaient à démontrer la folie et à justifier la séquestration de celle qui, selon le romancier, n'était alors qu'« ébranlée (on le serait à moins) » et « gravement déprimée », mais non « complètement folle comme semblent le dire les médecins de Vienne et les sbires de la Hofburg » (Goffin, 1937 : 169). Comme le résume Coudurier, « des intérêts sordides, des comptes à régler. Sadisme et isolement forcé, tous les éléments pour détruire définitivement une personnalité déjà bien ébranlée » (Coudurier, 2009 : 190).

Sur ordre du roi Léopold II, la reine Marie-Henriette se rendra à Miramar en compagnie du baron Goffinet avec la mission de rapatrier Charlotte : « On n'imagine pas quel était l'entourage barbare de cette pauvre Charlotte. Je pense qu'il n'y ait pas, dans l'Histoire, un exemple de jeune femme aussi abandonnée qu'elle l'était » (Lambotte, 1993 : 225), dira-t-elle. Dans son rapport, le docteur Bulckens, l'aliéniste choisi par la cour belge pour examiner la patiente, conclura à des crises de folie intermittentes dues aux pressions exercées sur elle et à un manque évident d'affection : « Ce que je puis dire, c'est qu'elle a été fort mal traitée ici et que sa santé est profondément altérée par les sévices qu'elle a subis. La laisser ici serait la condamner à la mort » (Saint Pierre, 2009 : 259). Ainsi, « la flamboyante impératrice d'hier [...] n'était plus que le spectre dérisoire de sa splendeur passée mais il demeurait, au fond de son regard, une lueur d'orgueil qui n'appartenait qu'à elle » (Weber, 2011 : 285). Et Mourousy de s'interroger : « Charlotte est-elle vraiment démente au point de ne rien comprendre à son état ? Peut-être est-elle en train de jouer les premières scènes d'une comédie politique qui va durer soixante ans ? » (Mourousy, 2002 : 344). Lors d'une ultime promenade dans le parc de Miramar, « recevant une inspiration venue de très loin », n'avait-elle pas prononcé « cette phrase prophétique » (de Grèce, 1998 : 354) : « Adieu Maximilien. Je t'attendrai durant soixante ans... » (Saint Pierre, 2009 : 266) ?

En dépit des « sordides manœuvres » (de Grèce, 1998 : 354) ourdies par le camp autrichien pour empêcher sa libération et moyennant quelques ruses de la délégation belge afin de la convaincre de rentrer au bercail, Charlotte débarque, le soir du 31 juillet, dans la petite gare de Groenendael située au cœur de la forêt de Soignes.

Retour au pays de l'enfance. vingt-sept ans. Foudroyée. Veuve, mais ne le sachant pas, veuve aussi de son bel Empire dont il faudra faire le deuil. D'un rêve aussi vital fait-on jamais le deuil. Brisée. Mais soixante ans encore de vie qui l'attendent. Ne se rend pas Charlotte. Jamais ne se rendra. Maintiendra son rêve et sa carcasse (Coudurier, 2009 : 194).

## 10. Retour en Belgique – 1927

### 10.1. Tervueren – Laeken (août 1867 – avril 1869)

Après une semaine passée dans sa famille à Laeken, l'impératrice est conduite au château de Tervueren récemment aménagé pour la recevoir en souveraine. Toutes les personnes qui l'entourent ont reçu de strictes recommandations concernant leur

tenue et attitude : « Surtout pas de phrases qui ressembleraient à des condoléances, pas de vêtements sombres, pour personne, car elle a pris depuis Miramar la couleur noire en horreur » (Mourousy, 2002 : 374).

Bouleversée par certaines des phobies manifestées par Charlotte –« Jure-moi que personne ne viendra, qu'il ne m'arrivera rien, qu'on ne me liera pas au lit comme un jour là-bas » (de Grèce, 1998 : 358)–, Marie-Henriette entrevoit « l'horrible réalité » du séjour à Miramar. Comprenant combien sa présence apaise « sa pauvre belle-sœur », elle se rend presque quotidiennement à Tervueren, « aidant Charlotte à s'habiller lorsque celle-ci, saisie par ses anciennes craintes, refusait de quitter sa chambre, la forçant à s'alimenter, l'accompagnant pour de longues promenades dans le parc » (Saint Pierre, 2009 : 268-269).

L'état de Charlotte s'améliorant de jour en jour –« Les signes de démence s'effacent. Elle parle peu, mais sans égarement, et recouvre une dignité souriante qui rassure tout l'entourage » (Mourousy, 2002 : 373)–, le 9 octobre, à l'approche de l'hiver, le roi et la reine décident de la ramener à Laeken où « elle retrouvait à chaque pas des souvenirs rassurants du passé » (Saint Pierre, 2009 : 269-270). Elle y séjournera dix-neuf mois « presque normalement, si ce n'était qu'elle ne s'inquiétait pas beaucoup de Maximilien qu'elle croyait toujours vivant » (Lambotte, 1993 : 226). C'est que le Mexique y reste « un sujet tabou » : chaque fois que *L'Étoile belge*, le journal qu'elle lit chaque matin, en parle, l'exemplaire disparaît « si bien que Charlotte le surnomma bientôt avec amusement *l'Étoile filante* » (Saint Pierre, 2009 : 270-271).

Début 1868, à la veille du rapatriement du corps de Maximilien à Vienne, la famille royale belge estime qu'on ne peut plus « laisser dans l'ignorance de son affreux deuil cette jeune femme dont la médiumnité à l'état pur la renseigne mieux que toutes les indiscretions humaines sur les événements » (Mourousy, 2002 : 376). Ce sera au père Dechamps, son premier directeur de conscience, de l'en informer à la mi-janvier. Toutefois, « lorsqu'il lui annonça la mort courageuse de Max [...], la crise que l'on redoutait n'eut pas lieu » (Saint Pierre, 2009 : 272). Selon Chandet, « le silence de la souveraine déconcertait le prélat. [...] il s'attendait à des questions anxieuses, à des cris, à des larmes, à des scènes de désespoir. Mais il n'avait pas prévu ce silence et ce sourire » (Chandet, 1945 : 243) ; c'est que, selon la romancière, Charlotte ne croit pas un mot du récit que lui fait l'archevêque. A sa stupeur, elle lui répond qu'elle attend impatiemment « le jour où il reparaîtra devant moi, couvert de gloire et acclamé par la terre prosternée à ses pieds. Il me fera remonter à côté de lui sur le trône du Monde et notre fils régnera à son tour sur les continents et sur les mers » (Chandet, 1945 : 245) !

Quelques jours plus tard, l'impératrice se fera raconter par le diplomate Hoorickx, présent au Mexique en juin 1867, « la longue résistance de l'empereur et de ses troupes à Querétaro, [...], son procès et son refus d'y assister, puis son courage avant

l'exécution, ses dernières paroles » (Saint Pierre, 2009 : 273). Selon Coudurier, elle écoute attentivement le récit circonstancié et héroïque, et se fait préciser les moindres détails : « Dans l'honneur, Max. Sa mort fut digne et chrétienne » (Coudurier, 2009 : 177). C'est alors, selon la plupart de nos romanciers, que l'impératrice « se précipita en criant vers le parc de Laeken. Elle erra longuement d'arbre en arbre, leur parlant tout bas, leur contant sa peine et son désespoir de n'avoir su vraiment se faire aimer de son époux » (Saint Pierre, 2009 : 272-273). Sa seule vraie consolation n'est-elle pas « de se dire que son cher Maximilien était mort glorieusement » (Saint-Lambert, 1966 : 142) ?

L'annonce du décès stoïque de Maximilien semble avoir « une heureuse répercussion » sur l'état mental de Charlotte : « Elle brode, lit, se promène, écrit à Mme d'Hulst des lettres parfaitement lucides, dans lesquelles elle parle des trois enfants de Léopold *fort gentils, dont le fils est souffrant*, du palais *ruisselant de dorures* de la place Royale où vient de s'installer Philippe et sa famille [...] » (Saint-Lambert, 1966 : 143). Toutefois, à ces « descriptions rassurantes » s'oppose « un son de cloche différent », celui d'une des correspondantes de Charlotte : en juin, peu après le premier anniversaire de la mort de Max, une crise a menacé de se déclencher et, malgré un retour à la sérénité, « les lubies, les manies se multiplient, au point que la comtesse de Grünne perd l'espoir de voir Charlotte reprendre une vie régulière. L'amélioration n'aura été que passagère » (de Grèce, 1998 : 364-365). Il est vrai que la santé du petit Léopold, atteint de pneumonie, dépérît peu à peu, ce dont Charlotte souffre et parle dans ses lettres. « N'est plus le centre d'intérêt. Abandonnée Charlotte » (Coudurier, 2009 : 201). Le 22 janvier 1869, l'héritier du trône meurt à l'âge de neuf ans. A l'une de ses dames qui prétend aller voir passer le cortège funèbre, Charlotte réplique sèchement : « On ne va pas voir des choses aussi tristes » (Saint-Lambert, 1966 : 143).

A la suite de ce tragique décès, l'impératrice bascule à nouveau « dans les fantasmes, dans l'obsession de la persécution » (Lambotte, 1993 : 227), ce qui se traduit au cours de cet hiver moins par « des accès de violence que des absences, des manies, des discours incohérents, bref, un délire » (de Grèce, 1998 : 366). La tristesse qui règne à Laeken a dangereusement affecté Charlotte qui retombe dans ses crises d'angoisse et ses lubies : dès le mois suivant, « elle se réfugia dans sa chambre, passant des heures devant son écritoire, noircissant des pages et des pages d'une écriture de plus en plus difficile à déchiffrer. Ses lettres de folie » (Saint Pierre, 2009 : 275)<sup>13</sup>.

### 10.2. Le délire épistolaire (16 février – 15 juin 1869)

Dans la nuit du 10 décembre 1868, Charlotte a fait « un rêve qui va modifier ses convictions » : Maximilien lui est apparu pour lui annoncer que ce n'est pas son cadavre mais un simulacre en bois qui a été envoyé en Europe ; dès lors, « le deuil de Charlotte prend fin » (de Grèce, 1998 : 366). Et puis, relate Coudurier, « une autre

<sup>13</sup> Pour une analyse détaillée de cette correspondance, cf. van Ypersele de Strihou (1995).

nuit de ce mois de décembre 68, un autre rêve. Loysel, cet officier français qu'elle a côtoyé au Mexique. Napoléon III aurait envoyé Loysel avec huit autres officiers français à Bruxelles, pour la délivrer » (Coudurier, 2009 : 201). Autant de révélations qui ne sont pas étrangères à la crise qui la saisit du 16 février au 15 juin 1869, « sous une forme inattendue quoique familière chez elle : l'écriture » (de Grèce, 1998 : 367) : « Qu'il est bon de rêver. Et ce rêve va être le point de départ d'une très longue correspondance et d'une étonnante fantasmagorie » (Coudurier, 2009 : 202).

Durant quatre mois, Charlotte noircira donc des milliers de pages : « Elles sont là en gros tas, ces lettres de folie. Les dernières sont froissées, souvent déchirées, maculées. Elles ont subi des mauvais traitements, peut-être de la part de Charlotte elle-même, ce qui en rend le déchiffrage plutôt ardu » (de Grèce, 1998 : 367). Plusieurs thèmes obsessionnels se succèdent et s'entremêlent dans ces quelque 400 lettres dont le destinataire principal est Charles Loysel, un des plus proches collaborateurs de Maximilien, avec lequel Charlotte a passé, seule à seul, de longs moments à Mexico, dont elle parle avantageusement dans sa correspondance à son père et pour qui elle aurait eu un petit béguin. Autant de circonstances favorables à enflammer l'imagination de certains romanciers !

Selon de Grèce, c'est le 14 mars que Charlotte « plonge ». Dans la lettre qu'elle écrit ce jour-là à l'ancien aide de camp de Maximilien, elle le prie de l'aider à fuir à Paris, et ce thème de la fuite reviendra inlassablement au cours des semaines suivantes, car « Tout lui est prison. Prisonnière d'elle-même, de ses démons, ses obsessions et ses dénis » (Coudurier, 2009 : 203). Un deuxième thème y fait son apparition le 24 mars : le rêve, décrit avec une beauté et une poésie surprenantes : « Parfois, les chemins inconnus de la folie ne sont pas si loin des voies mystérieuses de la révélation. Tels les mystiques, Charlotte a ses invisibles interlocuteurs, car elle évoque "des voix mystérieuses avec lesquelles on m'enseigne toutes choses" » (de Grèce, 1998 : 368). Quant à la longue missive qu'elle écrit à Loysel le 9 avril, elle inaugure « la série des divagations historico-politico-religieuses » (de Grèce, 1998 : 368).

Ces lettres, dont aucune n'est envoyée aux destinataires<sup>14</sup>, sont soumises aux aliénistes –« On les lisait pour savoir ce que Charlotte, claquemurée dans le silence, désirait » (Coudurier, 2009 : 195)– et convainquent Léopold II, peu désireux de « prendre le risque d'un coup de folie à Laeken », de renvoyer sa sœur à Tervueren, « comme une Belle au Bois dormant, sans l'espoir d'être réveillée par un prince charmant. Le sien était mort au Mexique » (Lambotte, 1993 : 228).

Ce déménagement, qui s'effectue le 1<sup>er</sup> mai 1869, outre qu'il n'améliore pas les sentiments de Charlotte envers sa famille, intensifie sa fièvre épistolaire : délire de

<sup>14</sup> Vingt-deux sont adressées à Napoléon III, une soixante à des officiers français engagés au Mexique, tel le général Félix Charles Douay...

persécution et de filiation, mysticisme et mégalo manie, confusion des sexes et quête d'une nouvelle identité masculine, fantasmes sadomasochistes...

Son malheur, à elle, c'est son sexe. Elle n'est qu'une femme.

"Ah ! Si j'avais été un homme", elle écrit plusieurs fois "Le Mexique n'aurait pas été perdu". Se battre sur un champ de bataille, être soldat, conduire une armée, on a déjà entendu ces mots-là. Croiser le fer, noblement, en duel. *Une épée ! Une épée ! Une armée...* (Coudurier, 2009 : 207).

Le 5 mai, elle écrit à Loysel : « Le mariage que j'ai fait m'a laissée telle que j'étais. Jamais je n'ai refusé des enfants à l'empereur Maximilien... » Et, quelques jours plus tard, au général Douay : « J'ai été grosse neuf mois de la rédemption du diable, neuf mois de l'Eglise, et maintenant je suis grosse de l'armée. Faites-moi accoucher en octobre. » Faut-il dire que de telles révélations feront couler des flots d'encre tant de la part des historiens que des romanciers sur la vie sentimentale de l'impératrice, une possible maternité ou la frustration de n'avoir pu être mère !

Au bout de ces quatre mois d'« expression épistolière exacerbée » qui l'ont épuisée et libérée –« combien de secrets et de mystères elle a évoqués au long de ces lettres »–, Charlotte n'a plus qu'à « se replier sur elle-même, sans défense contre la folie où elle va basculer irrémédiablement » (de Grèce, 1998 : 374-375). De fait, cette « fièvre, épistolaire et créatrice, pour essayer, désespérément, de se forger un interlocuteur » (Coudurier, 2009 : 253), à quoi a-t-elle abouti ?

Tant de bouteilles jetées à la mer et jamais parvenues... Tant d'échos jamais répercutés. Silence et solitude qui ont achevé sa raison défaillante. / Et la psychose intermittente, ou bipolaire, comme disent les psychiatres, a fait ses ravages. Moins de poussées délirantes, mais un état presque végétatif de dépression (Coudurier, 2009 : 196).

### 10.3. Tervueren (mai 1869 – mars 1879)

En dépit du dévouement de son entourage, l'isolement auquel elle est condamnée –« on ne pouvait qualifier autrement une vie aussi monotone » (Lambotte, 1993 : 228)– agrave le dérèglement de son esprit. L'impératrice, qui refuse souvent les visites de sa famille, connaît encore des périodes de lucidité et de calme, mais celles-ci se font de plus en plus rares. Tandis qu'elle passe des nuits entières à sa fenêtre, au cours des journées interminables, « elle parle, pleure, rit de façon incohérente, discute avec elle-même. [...]. Dans un coin, un mannequin grandeur nature de Maximilien la fixe de ses yeux de verre et elle lui parle pendant des heures » (Saint-Lambert, 1966 : 143).

Parmi ses nouvelles lubies, de Grèce relate l'exigence de Charlotte d'être habillée, coiffée ou mise au lit non plus par ses femmes de chambre mais par des valets de pied ! Le scandale est épouvantable mais, les aliénistes consultés conseillant de ne

pas s'opposer aux souhaits de l'impératrice sous peine de provoquer une « congestion cérébrale » (de Grèce, 1998 : 376), on accède à ses désirs. Par ailleurs, terrée dans sa chambre et refusant toute aide, Charlotte fait déposer devant la porte un plateau pour ses repas qu'elle ne prend que si elle est certaine d'être seule ; « Sinon, en rage, elle fondait sur celui qu'elle accusait de l'espionner, le rouant de coups de pied ou de poing » (Saint Pierre, 2009 : 280). Au cours des crises violentes qui la secouent, « les fantasmes exprimés dans ses lettres à Loysel se réalisent en partie. Elle se bat avec les aliénistes, avec les domestiques et révèle une force insoupçonnée » (de Grèce, 1998 : 377-378). De sorte que le pessimisme de ses proches grandit : « les portes de l'espoir se sont fermées, l'impératrice ne guérira jamais » (de Grèce, 1998 : 375).

Dix ans s'écouleront ainsi « dans la morne grisaille d'un train-train uniquement ponctué de petits événements répétitifs et irrémédiablement prévisibles » (de Grèce, 1998 : 379), « de crises violentes, puis de périodes de rémission » (Saint Pierre, 2009 : 281), jusqu'à la nuit du 3 mars 1879 au cours de laquelle le château de Tervueren est la proie des flammes. Selon Goffin, alors que sa suite tente d'apaiser l'impératrice qui, « muette d'admiration », veut regagner ses appartements, « des paroles confuses et incohérentes jaillissent dans cette aube épouvantable ; on entend Pie IX, Napoléon, Habsbourg, des cris angoissés auxquels succède un abattement mélancolique où Charlotte contemple le château et s'extasie en répétant : "Que c'est beau, que c'est beau !" » (Goffin, 1937 : 199-200). En route pour Laeken où l'emmène sa belle-sœur, « impossible, Charlotte ne dit qu'une seule phrase : "Ma bien-aimée sœur, ces flammes ne sont là que pour purifier la pourriture des temps. J'y vois un courroux céleste. Prions" » (Mourousy, 2002 : 382).

Le mois passé dans sa famille à Laeken, du 4 mars au 4 avril, marque « une amélioration sensible » (Saint Pierre, 2009 : 282-283) de l'état de santé de l'impératrice, redevenue sociable et active. L'incendie du château de Tervueren semble avoir toutefois laissé quelques traces dans son esprit : le soir, au moment de réciter le *Notre Père*, elle substitue le « délivrez-nous du mal » par « délivrez-nous du feu » (de Grèce, 1998 : 382). Début avril, elle quitte définitivement le palais de Laeken « et s'en va, oubliueuse des contingences pour mieux vivre son rêve, habiter le château de Bouchout » (Goffin, 1937 : 200).

#### 10.4. Bouchout (avril 1879 – janvier 1927)

Réaménagé au XIX<sup>e</sup> siècle, Bouchout a perdu son aspect de forteresse médiévale pour prendre celui d'un « "château de la Belle au bois dormant" –ce qui était exactement le cas de Charlotte » (de Grèce, 1998 : 382). Pour sa part, Goffin présente ce domaine où l'impératrice vit « dans un état enchanté qu'elle seule contrôle » (205) comme une recréation de cet « Empire du Mexique arrêté depuis 1867 » (Goffin, 1937 : 214-215) : « Chapultepec doit être là-bas sur la gauche. Cuernavaca est dans le haut du côté de Meysse, l'étang symbolise le lac de Xochimilco et elle s'adresse à ses ministres imaginaires et, parfois, tutoie Maximilien dont l'ombre rôde autour du

château » (Goffin, 1937 : 205). Charlotte y mène une « existence imaginaire » où elle mélange les personnes présentes aux « fantômes de sa vie » (Goffin, 1937 : 215).

À vrai dire, le quotidien de l'impératrice y obéit à une régularité tout aussi monotone qu'à Tervueren. Et les distractions ne variant pas, quelque nouveauté, telle l'apparition du gramophone, y représente un événement extraordinaire (Saint Pierre, 2009 : 283). Les longues périodes de calme sont de temps à autre interrompues par des crises de violence et des accès de fureur où Charlotte insulte, frappe, griffe et gifle ceux qui l'entourent, détruit et brise tout ce qui lui tombe sous la main (vaisselle, meubles, livres, tentures, tableaux...), mais elle « ne touche jamais aux objets qui ont appartenu à Maximilien » (Saint-Lambert, 1966 : 144). Une façon sans doute de montrer qu'« elle existe un peu, elle a un pouvoir sur les objets, puisqu'elle les brise » face au « mutisme hostile » qui l'opresse : « Seul ce mot qui retentit et qui l'englue. Folle. Elle serait folle. Plus elle s'obstine à en donner des démentis, plus elle se heurte à une dérobade générale. Cette douleur terrible de ne pouvoir se faire entendre. Sourds, ils sont, aveugles à sa souffrance » (Coudurier, 2009 : 186).

Des anecdotes qui se produisirent tout au long de ces quarante-huit années plutôt maussades sur lesquelles les historiens et les romanciers se sont bien moins penchés –« Que dire d'une vie dans les ténèbres de la déraison. / On a occulté ? » (Coudurier, 2009 : 194)–, relevons celles qui ont davantage retenu leur attention, sans doute parce qu'elles permettent de dévoiler certaines des obsessions délirantes de Charlotte et d'illustrer ses intervalles de lucidité.

Parmi les « rites incompréhensibles » qui rythment sa vie depuis qu'elle vit à Bouchout, Goffin relate que, chaque mois, lors de son habituelle promenade dans le parc où elle caresse les arbustes et ramasse des cailloux, Charlotte « descend religieusement la berge de l'étang et monte dans la barque pour quel départ ? » (Goffin, 1937 : 236). De fait, selon plusieurs romanciers, le premier jour de chaque mois, l'impératrice se rend au bord de l'étang où est amarrée une embarcation. Selon les uns, elle y met le pied, puis le retire : « Songe-t-elle à son départ pour le Mexique, au canot décoré d'or et de pourpre amarré dans le port de Trieste, ou bien à la pirogue indienne qui la promena sur les lacs mexicains ? » (Saint-Lambert, 1966 : 145). Pour Decaux (1937 : 210),

c'est un signe qu'elle se faisait à elle-même, le simulacre de son embarquement. Elle retraversait l'Atlantique. On eût dit qu'elle se préparait ainsi à recommencer chaque fois, le mystérieux voyage d'outre-océan dont cette barque était le symbole. Une "Novara" de songe l'emportait heureuse, à nouveau, aux côtés de son bel époux, vers leur Empire imaginaire.

Selon les autres, « elle réclame un départ. A la personne qui, durant un temps très court, rame doucement sur cette soie liquide où les nuages se reflètent, elle dit seulement : – L'empereur nous attend. Il faut rentrer. Et puis on retourne au Yucatan »

(Mourousy, 2002 : 383). Pour de Grèce (1998 : 398), dans cette « curieuse liturgie », quand elle prend les rames et s'éloigne du rivage, peut-être l'impératrice recrée-t-elle son départ pour le Mexique.

Si elle parle rarement de Maximilien qu'elle nomme « Maître de la Terre » et « Souverain de l'Univers », de temps en temps elle prend la plume pour lui écrire des lettres qui commencent invariablement par ces mots : « Mon trésor bien-aimé. C'est moi qu'il faut blâmer pour tous nos malheurs. Mais maintenant je suis heureuse, tu as triomphé... en haut, tes yeux me suivent partout sur la terre et partout j'entends ta voix... » « Et on ne peut mesurer l'atroce souffrance de cette femme qui, par instants, se voit telle qu'elle est. Charlotte *sait* qu'elle est folle » (Saint-Lambert, 1966 : 145). Un soir où elle traîne, à une dame d'honneur qui la presse de passer à table : « Ne faites pas attention, monsieur, si l'on déraisonne... Monsieur, vous êtes chez une folle... », lui dit-elle. Et de Grèce de préciser que « ce *monsieur* auquel elle s'adresse, c'est elle-même », car « sa folie, Charlotte l'accepte » : « c'est son refuge, sa vie véritable, c'est l'échappatoire aux déceptions, aux insatisfactions, aux amertumes de la réalité pour entrer dans un monde à elle, où tout n'est que satisfaction ». De fait, n'est-ce pas cette folie qui lui a permis « d'inventer l'amour en la personne de Loysel et la maternité dans la louche d'argent qu'elle prend pour un bébé et qu'elle berce [...]. C'est dans la folie qu'elle avait trouvé ce qu'une femme cherche le plus au monde, un amant et un enfant » (de Grèce, 1998 : 396-397).

De plus en plus fréquentes seront les scènes où l'impératrice parlera désormais d'elle-même en se désignant par *on* et par *monsieur*, car « il n'y a plus pour Charlotte de première personne. Elle vit séparée d'elle-même, ne s'identifiant plus avec celle qu'elle est, ne parlant d'elle qu'à la troisième personne » (Goffin, 1937 : 246). Elle garde cependant une grande dignité : « lorsqu'elle s'emporte, il suffit que son médecin lui dise : "Madame, de toutes les impératrices que j'ai connues vous êtes la seule à vous conduire ainsi" pour qu'elle s'apaise » (Saint-Lambert, 1966 : 144-145). Un autre soir, s'étant assise au piano pour y jouer l'hymne national mexicain, elle s'arrête brusquement et, regardant ses proches, s'écrie : « Oui ! On avait un époux... un Empereur... le petit-fils de Napoléon... Ce fut un grand mariage... puis la folie... Maximilien de la Maison de Habsbourg... Les Habsbourg ! Ah ! les canailles ! les misérables !... » (Decaux, 1937 : 211)

Lorsqu'éclate la Première Guerre, consigne est donnée de tenir Charlotte à l'écart des événements au point qu'on lui supprime les journaux et que le gouverneur allemand de Bruxelles fait accrocher sur la grille d'honneur du château une pancarte indiquant qu'y réside « Sa Majesté l'impératrice du Mexique, belle-sœur de notre allié révéré, l'empereur d'Autriche ». Toutefois, à plusieurs reprises, on l'entendra murmurer le mot « guerre » et dire : « Monsieur on voit rouge. On pense qu'il y a quelque chose car on n'est pas gaie... La frontière est noire, très noire... Il ne faut pas rendre

les prisonniers » (Saint-Lambert, 1966 : 146). Selon de Grèce (1998 : 391), « comme d'habitude, elle perçoit tout, malgré les précautions ».

Prisonnière de sa folie depuis plus d'un demi-siècle, Charlotte attend la délivrance de la mort : « Monsieur, la mort approche », l'entend-on marmonner. Mais celle-ci ne semble pas pressée d'emporter celle qui, se refermant de plus en plus sur elle-même, se lamente : « Oui, monsieur, on est vieux, on est bête, on est fou ». Tout près du terme, des souvenirs lointains émergent quelquefois, concernant principalement Maximilien : « De l'époux, on a, monsieur, un regret éternel. On avait pour lui une sincère affection. Il est à présent dans l'Histoire » (Saint Pierre, 2009 : 290).

Quelles furent ses dernières paroles en ce 19 janvier 1927 où elle s'éteignit ? « On a vécu dans un merveilleux empire. Mon bien-aimé époux l'empereur Maximilien m'y attend » (Mourousy, 2002 : 387) ? « Rappelez à l'univers le bel étranger aux cheveux blonds. Dieu veuille qu'on se souvienne de nous tristement mais sans haine » (Saint-Lambert, 1966 : 146) ? « Tout cela est fini et n'aboutira pas » (de Grèce, 1998 : 399) ? Quelles que fussent celles-ci, « la prédiction qu'elle a faite en quittant Miramar se révèle juste. Elle a dû attendre soixante ans pour retrouver Maximilien, soixante ans de folie » (de Grèce, 1998 : 399).

## 11. Conclusion

Au terme de ce long récit, nous proposons, en guise de conclusion, de recourir à deux diagnostics concernant la folie de Charlotte : le premier, établi par le médecin-psychiatre liégeois Emile Meurice ; le second, posé par la sociologue et romancière Blanche Coudurier.

Dans son ouvrage où il compare les destins de Léopold et de sa sœur Charlotte, le docteur Meurice indique que, pour cette femme consciente d'appartenir à une illustre lignée et marquée par les principes rigides que lui inculquèrent très tôt son père et son confesseur, porter la couronne impériale constituait une mission sacrée –et une dignité divine– à léguer à ses descendants et à laquelle il était impensable de faillir. C'est dire qu'il ne lui était guère permis d'échouer dans la réalisation de ces nobles tâches, aussi ardues et irréalisables fussent-elles, qu'il s'agisse de maternité ou d'empire. Bien entendu, en cas d'échec –par ailleurs inéluctable–, une telle responsabilité et un tel aveuglement ne pouvaient que la mener droit à la catastrophe : « Comme sa tendance scrupuleuse lui avait fait construire un système où elle se sentait une responsabilité hypertrophiée de nécessité de réussir, lors de l'échec, la seule issue possible était la solution imaginaire, délirante » (Meurice, 2005 : 147). Se risquant à un diagnostic, Meurice signale qu'« en dehors de sa fixation fantastique sur une dignité impériale imaginaire, le psychisme restait cohérent. Il permettait notamment une vie à première vue souvent "normale" dans un cadre surveillé » ; aussi s'agirait-il d'une variété particulière de schizophrénie :

Pour autant que l'on puisse dire a posteriori, on peut poser le diagnostic d'une schizophrénie de type paraphrénique. Dans cette variété de schizophrénie, en effet, une certaine cohérence sociale reste conservée, bien que le patient vive en esprit des aventures assez extraordinaires, dont il ne voit pas l'incohérence ni l'invraisemblance (Meurice, 2005 : 65).

Dans son roman aux accents féministes, sans nul doute un des plus originaux et (im)pertinents sur le sujet, Coudurier écrit à propos de l'impératrice du Mexique :

Elle savait que la Démesure était sa mesure. Elle avait l'âme grande et impérialiste. Jamais n'a pu consentir à une vie médiocre, du moins ordinaire. Les pleins feux, elle voulait, la gloire, le mérite et les grandioses épopées. / Pour la gloire de Dieu, bien sûr, jamais pour elle. / Et être réduite à la condition de Sancho Panca, avec broderie, piano, toutes les occupations de la femme. Celles de son sexe. En son 19<sup>e</sup> siècle. / Parfois on n'est pas de son siècle, ni de sa Société, ni de l'air du temps, ni de son sexe. Ça aussi c'est la Folie. Cette dissonance profonde avec la norme (Coudurier, 2009 : 262-263).

Quoi qu'il en fût, conclut Lambotte dans sa Postface, « Ambitieuse, elle s'est trompée d'aventure. Amoureuse, elle s'est trompée de héros. Mais qui niera qu'elle a payé trop lourdement le prix de ses passions ? » (Lambotte, 1993 : 233).

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BÉNIT, André (2015) : « Il y a 150 ans... La triste épopee de la Légion belge au Mexique. Histoire et fiction ». *Cuadernos de Investigación Filológica*, 41, 103-128.
- BÉNIT, André (2016) : « Charlotte de Belgique, impératrice et régente du Mexique (1864-1866) : un personnage romanesque », in M. Boixareu (dir.), *Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française*. Paris, Honoré Champion (Bibliothèque de Littérature générale et comparée), 411-424.
- BÉNIT, André (2017) : *Charlotte, princesse de Belgique et impératrice du Mexique (1840-1927). Un conte de fées qui tourne au délire... Essai de reconstitution historique*. Plougastel, Historic'one Éditions.
- BENZONI, Juliette (2013) : « La sanglante couronne du Mexique. Le roman tragique de Charlotte et Maximilien », in *Tragédies impériales*. Paris, Bartillat, 91-137.
- CHANDET, Henriette (1945) : *Charlotte et Maximilien*. Paris, Éditions des Quatre Vents.
- DESTERNES, Suzanne et Henriette CHANDET (1964) : *Maximilien et Charlotte*, Paris, Librairie Académique Perrin).
- COUDURIER, Blanche (2009) : *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie*. Paris, L'Harmattan.

- DECAUX, Lucile (1937) : *Charlotte et Maximilien. Les amants chimériques*. Paris, Gallimard.
- DELAMARE, George (1935) : *L'Empire oublié, 1861 – L'aventure mexicaine – 1867*. Préface du général Weygand. Paris, Librairie Hachette.
- DUMAS, Claude (2006) : *Le crépuscule de Chapultepec. Un diplomate français dans le Mexique de l'empereur Maximilien (1864-1867)*. Paris, L'Harmattan (Roman historique).
- GOFFIN, Robert (1937) : *L'épopée des Habsbourg. Charlotte, l'Impératrice fantôme*. Paris, Les Éditions de France.
- GOUTTMAN, Alain (2008) : *La guerre du Mexique 1862-1867. Le mirage américain de Napoléon III*. Paris, Perrin (Tempus)
- GRÈCE, Michel de (1998) : *L'Impératrice des adieux*. Paris, Plon.
- KERCKVOORDE, Mia (1981) : *Charlotte, la passion et la fatalité*. Paris & Gembloux, Duculot.
- LAMBOTTE, Janine (1993) : *Charlotte et Maximilien. L'Empire des archidupes*. Bruxelles, Labor / RTBF Editions (Les feuillets de Point de Mire).
- MEURICE, Émile (2005) : *Charlotte et Léopold II de Belgique. Deux destins d'exception entre histoire et psychiatrie*. Liège, Éditions du Céfal.
- MORAND, Paul (1980) : « Maximilien et Charlotte », in *La dame blanche des Habsbourg*. Paris, J'ai lu, 119-154.
- MOUROUSY, Paul (2002) : *Charlotte de Belgique. Impératrice du Mexique*. Monaco, Éditions du Rocher.
- PEYRAMAURE, Michel (2011) : *Tempête sur le Mexique*. Paris, Calmann-Lévy (Le livre de poche).
- QUAGHEBEUR, Marc (2004) : « Goffin, Wouters, Fabien : le destin de l'impératrice Charlotte réverbéré par les lettres belges de langue française », in *Trieste, espèces d'espaces. Littérature, géographie, politique*, Trieste, Ed. Generali, 131-154.
- REINACH FOUSSEMAGNE, Hélène de (1925) : *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Préface de Pierre de La Gorce. Paris, Plon-Nourrit et Cie.
- SAINT PIERRE, Isaure de (2009) : *L'Impératrice aux chimères*. Paris, Albin Michel.
- SAINT-LAMBERT, Patrick (1966) : *Charlotte Impératrice du Mexique*. Verviers, Marabout / Éditions Gérard & Cie (Marabout Mademoiselle, Junior).
- VAN OFFEL, Horace (1932) : *La Passion mexicaine*. Paris, Éditions des Portiques.
- VAN YPERSELE DE STRIHOU, Laurence (1995) : *Une impératrice dans la nuit. Correspondance inédite de Charlotte de Belgique (février - juin 1869)*. Ottignies - Louvain-la-Neuve, Quorum.
- VANKERKHOVEN, Coralie (2012) : *Charlotte de Belgique : une folie impériale*. Lormont - Bruxelles, Éditions le Bord de l'Eau (La Muette).
- WEBER, Patrick (2011) : *Charlotte, Princesse de Belgique, archiduchesse d'Autriche et impératrice du Mexique. L'empire de la folie*. Paris, Express Roularta (Point de vue).